



**Les associations Evropa Film Akt
et
Art Gothique Tendre**

Présentent

**Le Festival
L'Europe autour de l'Europe**

6e édition

Héros et antihéros

Du 15 mars au 15 avril 2011

Paris

Cinéma l'Entrepôt
L'Institut hongrois-Cinéma V4
La Filmothèque

Ile-de-France

Pantin • Ciné 104

Normandie

Moulin d'Andé • Le Théâtre
Bernay • Le Rex
Pont Audemer • Cinéma Royal

www.evropafilmakt.com

Association Evropa Film Akt
22 rue Deparcieux, 75014 Paris

Association Art Gothique Tendre
7 rue Lobrot, 27300 Bernay

leuropeautourdeleurope@gmail.com

Direction et sélection

Irena Bilic

assistée de Marion Perrin

Communication / partenariats médias - relations presse

Anne Guimet

Coordination

Normandie • Marie-Noëlle Vallet
Danemark • Gitte Neergård Delcourt
Finlande • Terhi Toivonen
Hongrie • Gyuri Raduly
Lituanie • Justė Ruskyté
Norvège • Ellen Jørgensen
Pologne • Irena Strzalkowska
Russie • Alexandre Grebenkov
Serbie • Dragomir Zupanc
Slovaquie • Viéra Ďuricová
Tchéquie • Markéta Colin Hodouskova

Documentation site et catalogue

Marie-Noëlle Vallet
Irena Bilic
Marion Perrin
Novak Bilic

Conception graphique

Studio Shweb

Web master

Alexandre Grebenkov

Designer

Julia Kosmynina

Traduction et sous-titrage

Marie-Noëlle Vallet
Bethany Hays
Marion Perrin
Novak Bilic
Irena Bilic

Remerciements

Alexandre Arondel, Yvette Biro, Jasmina Bojic, Françoise Cornet, Viera Duricova, Claude Fischer, Slobodan Gavrilovic, Lav, Danièle Pourtaud, Myra Prince, Michèle Guyot Rose, Margery Arent Safir, Alexandra Strelkova, Philippe Verger

« Tout tourne autour de cela : être ou ne pas être libre intelligent, résistant... liberté d'aimer, liberté de penser, liberté politique. » *Ernst Lubitsch*

Festival L'Europe autour de l'Europe

Les enjeux du nouveau film des années soixante s'articulaient autour des notions de héros et d'anti-héros. Puis, brutalement dans et par le cinéma, les héros d'hier sont devenus des anti-héros. Le personnage principal, violent, amer ou ironique, se révolte. Qu'il s'agisse du Free Cinema, de la Nouvelle Vague, de la Vague Noire yougoslave, du Dégel, ou des nouvelles vagues polonaise, tchéquo-slovaque, hongroise, allemande, roumaine, norvégienne, finlandaise...

Qui sont les héros - anti-héros de notre temps ?

Dans les films qui se sont distingués au sein de la production européenne des deux dernières années par leur liberté, inventivité et talent, ce héros c'est l'homme sans qualité en train de résoudre l'énigme de sa propre existence, souvent de façon violente, sans se soucier le moins du monde de la présence d'autrui. Il se débat comme il peut dans ce règne absolu de subjectivité qu'est devenu le monde. Seul. Le reste n'est que décor - les montagnes d'Autriche, les neiges hyperboréennes, les villes de l'Atlantique à l'Oural...

Venez revoir les chefs d'oeuvres de Dreyer, Bergman, Skouen, Tarkovski, Petrović et Uher. Rappelez vous des maîtres du cinéma de toute l'Europe tels que Zanussi, Makavejev, Hanák, Rozier, Jakubisko, Mekas, Delsol, Green. Rencontrez Poppe, Fliegau, Špaček, Bartes, Mundruczó, Heisenberg, réalisateurs de magnifiques films contemporains issus de coproductions européennes, ainsi que les producteurs et distributeurs dont le désir, l'énergie et le talent permettent au cinéma européen d'exister.

Que leur énergie, désir et talent soient contagieux.

Excellentes projections !

Irena Bilic
Fondatrice

Héros et anti-héros sont à l'honneur de la sixième édition du festival l'Europe autour de l'Europe. Cette année encore, le festival nous permettra de voyager à travers toute l'Europe depuis les différents lieux (cinémas, centres culturels, musées) parisiens et normands qu'il investira pendant un mois. Documentaires et fictions, des années soixante à nos jours, seront au programme de ce rendez-vous devenu incontournable au fil des ans. Projections, signatures, et tables rondes contribueront à faire de cette nouvelle édition un moment très important pour le cinéma européen. Je félicite Irena BILIC et son association Evropa Film Akt de cette initiative à laquelle je souhaite une longue vie.

Danièle Pourtaud
Marraine du festival
Adjointe au maire de Paris

Index des films

322	27	Le Labyrinthe / Lavirint	48
Adieu Philippine	53	Le Miroir brisé d'Antoni /	
All that I love / Wszystko, co kocham	11	Antonijevo razbijeno ogledalo	37
An-Magritt	55	Le Sceau / Pečat	37
Apprentissage	29	Le Soleil dans le filet / Slnko v sieti	62
Armadillo	41	Le Tchékiste / Чекист	52
Chemins / Putevi	50	Le Vol au-dessus du marais /	
Contre-mouvement /		Let nad močvarom	49
Обратное движение	58	Le Dernier voyage de Tanya /	
En eaux troubles / De Usynlige	51	Овсянки	20
Free Radicals	15	Le Voyage d'Inuk	35
Gertrud	19	Les Années du Christ / Kristove Roky	31
Il ne faut pas croire les monuments /		Les Couleurs aussi rêvent /	
Spomenicima ne treba verovati	37	I boje sanjaju	37
Images du vieux monde /		Les Fistons / Pojat	44
Obrazy starého sveta	28	Nouvel animal domestique /	
Indigène d'Eurasie / Евразиец	9	Nova domača životinja	37
Innocence sans protection /		Osadné	54
Невиност без заштите	38	Père / Apa	59
Kitchen Stories / Salmer fra Kjøkkenet	26	Pouta / Walking too fast	56
L'Apprentissage	29	Psaume Rouge / Még kér a nép	32
L'Ascension / Восхождение	14	Reindeerspotting – Escape from Santaland	43
L'œuf du serpent / The Serpent's Egg	10	Reminiscences d'un voyage en Lituanie /	
La Dérive	16	Reminiscences of a Journey to Lithuania	40
La Lisière / Край	45	Rêves en rose / Ružové sny	28
La Messe	29	Rerberg et Tarkovski,	
La Promenade / Прогулка	46	l'autre face de 'Stalker' /	
La Religieuse portugaise /		Рерберг и Тарковский.	
A religiosa portuguesa	25	Обратная сторона 'Сталкера'	36
La Vie comme maladie mortelle		Some Other Stories	67
sexuellement transmissible /		Sous le ciel yougoslave /	
Życie jako śmiertelna choroba		Под југословенским небом	17
przenoszona drogą piciową	64	Stalker / Сталкер	60
La Vie d'un espion / Az ügynök élete	47	Tender Son - The Frankenstein Project /	
Le Braqueur / Der Räuber	29	A Frankenstein-terv	42
Le Défilé / Parada		Tilva Ros / Тилва Рош	33
Le Désert de l'art interdit /		Triptyque sur la Matière et la mort /	
Пустыня запрещенного искусства	23	Triptih o materiji i smrti	48
		Womb	22

Index auteurs

Sharunas Bartas	8				
Ingmar Bergman	9				
Jacek Borcuch	11				
Larissa Chepitko	13				
Pip Chodorov	14				
Paula Delsol	16				
Miodrag Djordjević	17				
C.T. Dreyer	18				
Aleksei Fedorchenko	19				
Benedek Fliegauf	21				
Tchavdar Georgiev	22	Benjamin Heisenberg	29		
Eugène Green	23	Juraj Jakubisko	30		
Bent Hamer	25	Miklós Jancsó	31		
Dušan Hanák	26	Nikola Ležaić	33		
		Mike Magidson	34		
		Igor Mayboroda	36		
		Dušan Makavejev	37		
		Jonas Mekas	39		
		Janus Metz Petersen	41		
		Kornél Mundruczó	42		
		Joonas Neuvonen	43		
		Mikko Niskanen	44	Živojin Žika Pavlović	48
		Aleksei Outchitel	45	Aleksandar Saša Petrović	49
		Zsigmond Gábor Papp	46	Amanda Pope	50
				Erik Poppe	51
				Aleksandr Rogojkine	52
				Jacques Rozier	53
				Marko Skop	54
				Arne Skouen	55
				Radim Špaček	56
				Andrey Stempkovsky	57
				István Szabó	58
				Andreï Tarkovski	59
				Štefan Uher	61
				Krzysztof Zanussi	62
				Dragomir Zupanc	66

Sharunas Bartas

Né le 16 août 1964 à Šiauliai en Lituanie. Il étudia le cinéma à l'institut VGIK de Moscou puis décida de retourner travailler dans son pays où le système soviétique était en plein effondrement. Il créa le studio de cinéma "Studija Kinema" qui produisit ses propres films ainsi qu'une vingtaine de films de jeunes réalisateurs. Pour son premier long-métrage, **Trois jours** (1991), il reçut une mention spéciale de la FIPRESCI. En 1994 **Koridorius** fut présenté au festival de Berlin et fut rapidement repéré par la critique pour ses innovations formelles. Sharunas Bartas commença alors sa collaboration avec le producteur franco-portugais Paulo Branco, connu pour son importante filmographie dans le cinéma d'auteur. Dans le cadre de cette collaboration, Bartas réalisa 4 longs-métrages: **Few Of Us** (1996), **The House** (1998), **Freedom** (2000) et **Seven Invisible Men** (2004). Son dernier film, **Indigène d'Eurasie** (2010) marque son retour et donne de nouvelles perspectives à son œuvre.

« Le cinéma de Sharunas Bartas a toujours existé, depuis que le monde est monde. Mais nous, où étions-nous passés ?

Un jeune contemporain, dans son pays méconnu, embrasse de son regard les visages, les paysages, les constructions qui l'entourent, avec une attention et une ferveur qui sauvent de notre temps ce qui peut l'être encore.

La beauté des films de Sharunas est entière dans la façon qu'ont ces films de se tenir droit debout sur le fil vacillant qui relie leur auteur, ses peines et ses lumières, aux peines et aux lumières du monde alentour...

Découvrir les films de Sharunas, ici et aujourd'hui, c'est aussi redécouvrir cela : il n'y a pas de réalités lointaines.

Ces êtres qui se noient, lentement, sans tendre les bras vers personne, sans bruit, sans remous, au fond furieux du monde, ils ne nous voient pas. Trop tard déjà. Mais nous, grâce à Sharunas, nous les reconnaissons, ils sont nous. » *Leo Carax, 1995*

« Tout ce que je peux faire dans le cinéma, c'est montrer un peu de l'existence humaine. Faire en sorte que le spectateur le ressente et s'identifie aux personnages. Le projet, pour ce film, est de montrer la vie d'un personnage affecté par des situations extrêmes. Des situations où c'est l'instinct qui dirige les actes, où les règles du monde civilisé n'ont plus cours. L'idée, c'est qu'un problème en entraîne un autre. La situation de Gena fait que, pour continuer, pour s'en sortir, il est condamné à faire des choses qui aggravent son cas, qui s'ajoutent à son passif. Dont il voulait justement se débarrasser. Le film suit Gena, de la Lituanie à la France, en passant par la Russie et la Pologne. Ce n'est pas un hasard. J'ai envie de capturer quelque chose de ces pays qui ont subi, pour trois d'entre eux, des bouleversements radicaux dans les dix dernières années. Le fait que le personnage arrive enfin en France est peut-être un moyen de mesurer ce qui nous sépare de l'Ouest (...).

Cette histoire d'un homme qui fuit permet de montrer le monde d'aujourd'hui, entre unification et dislocation. Un monde « qui ne tient plus dans sa peau », qui peut devenir un champ de bataille d'une minute à l'autre. Un monde dominé par des instincts animaux primaires, qui ne peut plus garantir une vie sûre et tranquille. Des questions cruciales restent en suspens, comme le terrorisme, la faim, la capacité à partager la richesse (...).

Ce film inaugure pour moi une nouvelle période. Cette fois j'ai voulu travailler à partir d'un scénario construit. Raconter une histoire. Avant il y avait un monde de silence et maintenant mes personnages parlent. Il me faut donc expérimenter de nouvelles façons de travailler avec les acteurs. » *Sharunas Bartas, à propos de son film Indigène d'Eurasie*

Indigène d'Eurasie / Евразиец

(Fiction, Russie / France / Lituanie, 2010, 111', Couleur, VOSTF)

avec **Sharunas Bartas, Klavdia Korchounova**



Genia fait des affaires avec la mafia russe. Il veut quitter la Lituanie pour s'installer à l'ouest avec sa petite amie mais décide d'effectuer, avant son départ, un dernier voyage en Russie pour récupérer de l'argent. Arrivé à Moscou, il entretient des rapports forts avec Sasha, sa maîtresse de longue date, une belle prostituée de luxe. Ensemble, ils sont contraints de prendre la fuite après que Genia a tué un mafieux russe et un policier...

■ Grand prix Festival du cinéma de la CEI, Estonie, Lettonie et Lituanie « Kinoshock », Russie, 2010
Sélection officielle Berlin 2010

Ingmar Bergman

Ernst Ingmar Bergman, né à Uppsala le 14 juillet 1918 et mort le 30 juillet 2007 sur l'île de Fårö, s'est imposé comme l'un des plus grands réalisateurs de l'histoire du cinéma en proposant une œuvre s'attachant à des thèmes métaphysiques, familiaux et à l'analyse des comportements du couple.

Fils d'un pasteur luthérien, Ingmar Bergman reçoit une éducation austère mais ouverte sur les arts. Il commence des études à l'université de Stockholm mais se consacre rapidement au théâtre. A 20 ans, il devient metteur en scène d'un théâtre de Stockholm où il fait jouer

des pièces de Shakespeare et de Yeats. Son premier film, **Crise**, influencé par le réalisme poétique du cinéma de Marcel Carné, exprime le mal de vivre de la société suédoise. C'est grâce à **Sourires d'une nuit d'été**, récompensé au Festival de Cannes en 1955, que le style de Bergman est connu du grand public. En 1974, le réalisateur connaît sûrement ses plus grands succès au cinéma. Avec **Cris et chuchotements** et **Scènes de la vie conjugale**, il se révèle à un public plus large. Sa carrière est marquée par **Fanny et Alexandre**, Meilleur film étranger aux Oscars en 1983, mais aussi par son chef-d'œuvre, **Persona**, qui pose la question de la condition de l'artiste dans le monde. Son œuvre dévoile une conception tragique de la vie, pose les questions existentielles douloureuses qui ne cessent de le hanter, et révèle une tension permanente entre le puritanisme de son éducation et les illusions de la liberté sexuelle. En 1997, le Festival de Cannes lui décerne, à l'occasion des 50 ans de la manifestation, la "Palme des Palmes", une récompense que le secret Bergman n'est pas venu chercher, lui qui déclara à la revue Positif en 2001 : « Tout ce qui m'a jamais intéressé, c'est d'accomplir un vrai bon travail d'artisan ».

« Une foule somnambule défile au ralenti sur le générique. Berlin du 3 au 11 novembre 1923. « Un paquet de cigarettes coûte 4 milliards de marks et presque tout le monde a cessé de croire au présent et à l'avenir. » C'est l'inflation, le chômage, la misère. La faim, la délation, la terreur. Abel Rosenberg découvre dans sa chambre son frère Max qui vient de se suicider. Il était trapéziste comme sa femme Manuela qui l'avait quitté et comme Abel... Fin janvier 1976, répétant La Danse de mort de Strindberg au Théâtre Royal Dramatique, Bergman est inculpé pour fraude fiscale. Lamentable affaire qui le secoua fortement et que regrettèrent le gouvernement et le premier ministre Olof Palme. Il ne fut entièrement disculpé qu'en novembre 1979. Déprimé et travaillant déjà sur **L'Œuf du serpent**, il annonce dans l'Express du 22 avril 1976, le plus grand journal scandinave du soir : « Je quitte la Suède. » Voilà donc Bergman et sa femme en exil volontaire. « Paris, New York, Berlin, Copenhague, Oslo et enfin Munich où il commença le tournage de **L'Œuf du serpent**. » Pour ce premier film tourné hors de Suède (son deuxième en anglais après **Le Lien**) avec des capitaux américains (Dino de Laurentiis est le producteur), Bergman prend l'Histoire à bras-le-corps en dressant une super-production à grand spectacle. Il promène sa caméra angoissée dans une ville cauchemardesque : le berceau du nazisme. Une semaine de descente aux enfers : salles de police, hôpital-prison, morgue, archives infâmes, beuglants poisseux, rues pièges, miroirs sans tain... Un couple boiteux d'équilibristes sans cirque traverse cette « semaine épouvantable où l'espoir n'existait plus » comme le dit Bergman. La ville est une impasse. L'avenir, un trou noir. L'Histoire à l'heure de la lâcheté couvre **L'Œuf du serpent**. Dès lors Bergman laisse musique de chambre pour une hallucinante symphonie historique. Il campe la terreur, le désespoir et l'horreur déjà pressentis dans **La Soif**, **Le Silence** ou **La Honte**. Spectacle baroque et violent qui suinte le venin de la déchéance et de l'inhumain. Décor étonnamment expressionniste dressé par Rolf Zehetbauer qui a fait aussi celui de Cabaret où Bob Fosse décrit la naissance du nazisme. Décor qui rappelle Fritz Lang et son Diabolique Docteur Mabuse, Sternberg de L'Ange bleu ou Visconti des Damnés... » *Joseph Marty, Ingmar Bergman une poétique du désir, Les éditions du Cerf, Paris 1991*

L'Œuf du serpent / The Serpent's Egg

(Fiction, Allemagne / Etats-Unis, 1977, 120', Couleur, VOSTF)

avec **David Carradine, Liv Ullmann, Heinz Bennent, Gert Froebe**

Berlin, en 1923. Acrobate au chômage, Abel Rosenberg apprend le suicide de son frère trapéziste. Suspecté du meurtre, Abel se réfugie chez le Professeur Vergerus et commence à travailler dans la clinique de celui-ci. Il va peu à peu découvrir l'atroce vérité derrière l'œuvre du docteur.



Jacek Borcuch

Jacek **Borcuch** est né en 1970 à Kwidzyn, en Pologne. Sa trajectoire dans le milieu du cinéma a été très personnelle car il a étudié avec autant d'énergie et de talent les trois domaines suivants : l'art dramatique, la philosophie et la musique, du piano classique à des créations beaucoup plus contemporaines. La volonté d'écrire et de mettre en scène ses propres films est venue assez naturellement après quelques années de maturation, pour pouvoir tisser ensemble ses propres expériences et apprentissages dans les trois domaines qui le passionnent. Son troisième long-métrage **All that I love** (2009) a été en lice pour l'Oscar du meilleur film étranger 2011 et a rencontré un grand succès en festivals.

« Dans chacune de nos vies, nous avons connu ces quelques années flottantes pendant lesquelles on n'est plus un enfant, mais on n'a pas encore franchi le seuil de l'âge adulte. Une période pendant laquelle se jouent beaucoup de premières fois : première gorgée de vin, première déception intense, première révolte, premier grand amour... Une époque remplie d'espoirs et de rêves. Pour Janek et ses amis, la grande Histoire - manifestations, grèves, loi martiale - se déroule en arrière-plan. Mais le plus important, c'est la passion de la vie et de la jeunesse, la musique, le sexe et les premières passions amoureuses, le sel de l'existence. Ce monde idéal de la jeunesse va se heurter violemment à celui des adultes, dont Janek va découvrir qu'il ne présente pas d'échappatoire. Il va devoir l'affronter et apprendre à se battre pour ceux qu'il aime et pour son avenir. » *Jacek Borcuch à propos du film **All that I love***

« **All that I love**, le troisième film de Jacek Borcuch, s'inscrit dans un nouveau courant qui traverse la cinématographie polonaise : un regain d'intérêt pour l'histoire la plus récente du pays. Les critiques de films polonais, habitués par des Wajda et des Kieslowski à voir dans leur production un commentaire historique et social, reprochaient depuis 1989 aux jeunes cinéastes de ne pas s'intéresser à la réalité environnante, de ne pas s'attaquer aux bouleversements que traversait la Pologne, pourtant si passionnants du point de vue de l'Histoire : la chute du régime en 1989 et la découverte, avec la liberté, d'un nouveau modèle économique. Sans parler de l'époque communiste : les jeunes réalisateurs faisaient comme si elle n'existait pas, comme si leurs aînés avaient largement épuisé le sujet (...) » *Gazeta Wyborcza*, janvier 2010

All that I love / Wszystko, co kocham

(Fiction, Pologne, 2010, 95', Couleur, VOSTF)

avec **Mateusz Koścukiewicz, Jakub Gierszał, Mateusz Banasiuk**



Pologne, 1981. Derrière le rideau de fer, Janek, fils de militaire, forme avec des potes un groupe de rock, et s'amourache de Basia, dont la famille, composée de sympathisants à la cause de Waleśa, déteste le père de Janek. Famille, amis, copine : l'ado est peu à peu contraint à faire des choix qui vont bouleverser sa vie.

Compétition officielle Oscar 2011
Sundance 2010
Bruxelles 2010

Larissa Chepitko

Larissa Chepitko est née le 6 janvier 1938 à Artemovsk en Ukraine et est décédée dans un accident de voiture le 2 juin 1979 à l'âge de quarante et un ans. En 1963, elle sort diplômée du VGIK (Institut national de la cinématographie) où elle avait étudié dans les classes de Dovjenko et Tchiaoourel. Son premier film, **Chaleur torride**, inspiré d'un roman du célèbre écrivain kirghize, Tchinguiz Aïtmatov (auteur du Premier maître), raconte l'incompréhension et la dureté qui imprègnent et gâchent les relations entre un adolescent et les adultes qu'il côtoie. Son second film **Les Ailes** traite aussi de difficultés d'adaptation cette fois d'une ancienne pilote devenue directrice d'école face à des adolescents qu'elle ne comprend pas. Son troisième film, un moyen métrage appelé **La Patrie de l'électricité** inspiré d'un texte de Platonov était une partie d'un projet coréalisé avec Andreï Smirnov et Guenrikh Gabaï et qui, suite à la censure, ne sortira que 20 ans plus tard sous le titre **Le Début d'un siècle nouveau**. Le thème de l'adaptation à une vie nouvelle ou plus précisément de recherche de nouvelles raisons de vivre sera repris dans le film **Toi et moi**. Comme dans les films précédents la mise en scène sert parfaitement les propos, les images sont fortes et évocatrices.

Larissa Chepitko a obtenu une consécration internationale avec le film **L'Ascension** qui évoque l'héroïsme du peuple russe pendant la guerre. Le film reçut l'Ours d'Or de Berlin. Peu avant sa mort, Larissa Chepitko avait commencé **Adieu à Matiora** un film magnifique qui a été terminé par son mari, le cinéaste Elem Klimov. Le film raconte la disparition d'un village suite au détournement d'une rivière.

Extrait de la filmographie

Chaleur torride (Зной) en 1963, **Les Ailes** (Крылья) en 1966, **Le Début d'un siècle inconnu** (Начало неведомого века киноальманах) en 1967, **Le Pays de l'électricité** (Родина электричества) en 1967, **Toi et moi** (Ты и я) en 1971, **A trois heures du matin** (В тринадцатом часу ночи) en 1969, **L'Ascension** (Восхождение) en 1976

La réalisatrice dit, à propos de ce film, que la nouvelle dont il s'inspire (Sotnikov de Vassili Bykov) l'a beaucoup touchée : « le problème de l'immortalité de l'âme, dit-elle, était directement lié à ma vie, il s'identifiait d'une façon curieuse avec ma personne (...). Il s'agit de l'immortalité spirituelle parce que, dans notre siècle matérialistico-technique, la question de l'esprit devient impérative.(...) Dans la nouvelle, il est fait beaucoup plus allusion au Christ et à Judas que dans mon film.(...) Mon film est un voyage vers l'humanité, vers le devenir de l'être humain à l'intérieur des deux personnages ». URSS : *continuité du réalisme socialiste*, L. et J. Schnitzer, *Ecran-74*, n°26 cité par M. Martin

« Chepitko dit avoir relu Dostoïevski (...) et c'est certain qu'il y a quelque chose de Mychkine dans le personnage de Sotnikov, un mysticisme typiquement russe dans ce symbolique face à face du héros et du traître. (...) Le film montre la terrible misère des populations civiles dans les territoires occupés, la chasse aux juifs, impitoyable. Plastiquement l'oeuvre est superbe dans son traitement racé du noir et blanc; la partition de Schnitke évite tout pathétique, se bornant à des effets de musique concrète et à des sortes de grondements. L'interprétation est remarquable (...) » Marcel Martin, *Le Cinéma soviétique, L'Age d'Homme, 1993*

L'Ascension / Восхождение

(Fiction, Russie, 1976, 111', NB, VOSTF)

avec Vladimir Gostioukhin, Boris Plotnikov, Lioudmila Poliakova, Anatoli Solonitsyne, Maria Vinogradova, Sergueï Yakovlev



Pendant la deuxième guerre mondiale, deux hommes sont arrêtés par les Allemands. On leur donne le choix : collaborer ou mourir. L'un d'eux préfère trahir sa cause, l'autre choisit la mort. Qu'est-ce qui les a poussé à agir de cette façon ? Ce film est l'occasion d'explorer la complexité humaine et la psychologie de deux hommes aux prises avec leurs passions. D'après une nouvelle de Vassili Bykov, Sotnikov.

■ Ours d'or à Berlin 1977

Pip Chodorov

Né à New York en 1965, Chodorov a composé des musiques de films dès 1972. Il a étudié les sciences cognitives à l'Université de Rochester (NY) et la sémiotique à Paris. Il a travaillé chez des distributeurs : Orion Classics à New York, UGC et Light Cone à Paris. Actuellement il travaille pour Re : Voir Vidéo (www.re-voir.com), qu'il a créé en 1994, ainsi que pour la Film Gallery, première galerie d'art entièrement consacrée au film expérimental (www.film-gallery.org). Il est co-fondateur de

L'Abominable (www.l-abominable.org), laboratoire de films sous forme associative à Paris et modérateur pour le forum internet FrameWorks, consacré au film expérimental.

« Depuis avant 1914 les artistes et poètes du 7e art ont toujours été des 'radicaux libres', fous de tournage, et poussant la forme artistique dans de nouvelles directions radicales. À la fois exclus du monde de l'art et de l'industrie cinématographique, ils ont été mis à l'écart dans un no man's land, et ils ont créé avec audace un réseau d'activistes de base qui font et montrent leurs films dans un esprit d'amitié et de solidarité. Ils ont également élaboré un riche ensemble d'œuvres qui continue d'influencer notre culture. Dans ce film, je veux partager quelques uns des films que j'aime et je désire que vous fassiez connaissance de quelques uns des artistes libres et radicaux qui les ont faits ». *Les radicaux libres : Histoire du film expérimental*

Free Radicals

(Documentaire, France, 2010, 82', Couleur / NB, VOSTF)



Un documentaire fascinant sur les débuts de l'avant-garde. Riches portraits des éléments marquants du mouvement, excellente porte d'entrée pour le cinéma expérimental (avec Len Lye, Jonas Mekas, Robert Breer, Stan Brakhage, Hans Richter, Maurice Lemaître, Peter Kubelka).

Paula Delsol

Née et élevée en Indochine, installée à Montpellier en 1946, Paula Delsol a commencé à côtoyer les milieux du cinéma en épousant un chef opérateur. Elle écrit et réalisa **La Dérive** en 1961, qu'elle produisit elle-même dans le sud de la France. Le film sortit en 1964 au début de la Nouvelle Vague, mouvement cinématographique auquel il est aujourd'hui assimilé. Il fut remarqué par la critique tant par ses méthodes de tournage que par la vision juste et authentique des revendications féminines du début des années 60. En 1976, elle réalisa son deuxième film **Ben et Benedict**. Paula Delsol ne se réclame pas d'un cinéma féministe, mais prête aux femmes « une façon de voir les choses particulière » qui passe, chez elle, par la poésie et l'émotion.

« Je suis ému - je sors de **la Dérive** - on n'est jamais allé plus loin avec cette audace tranquille. »
Jean Rouch

« Par son audace, **La dérive** ne peut être comparée qu'aux tous premiers films d'Ingmar Bergman. » *François Truffaut*

La Dérive

(Fiction, France, 1964, 100', NB)

avec **Jacqueline Vandal, Lucien Barjon, Paulette Dubost**



Adeptes de la débrouille, Jacquie, 20 ans, mène une existence sans attaches entre Paris et le sud de la France. Ce film, qui a fait tiquer la censure, constitue l'exact opposé de **Et Dieu créa la femme**, tant par ses méthodes de tournage que par la vision juste et authentique des revendications féminines au début des années 60.

Miodrag Djordjević

Miodrag Mika Djordjević, né en 1896 à Brus, Serbie, fut l'un des plus prolifiques réalisateurs et directeurs de photographie serbe et yougoslave (il a achevé plus d'une centaine de courts-métrages). Ces enregistrements en Bosnie, Dalmatie et Slovénie ont pris de la valeur anthologique. En 1934, il s'est hasardé à tourner un film publicitaire sur les beautés naturelles de la Yougoslavie **Sous le ciel yougoslave**. Représentant toutes les régions de l'ex-Yougoslavie, Djordjević a réussi à s'élancer au-delà du simple documentarisme descriptif, et à fournir une synthèse magistrale du contraste de la vie continentale et méditerranéenne, orientale et occidentale, rurale et urbaine, du jeune état yougoslave en plein essor. Il a réalisé le premier long-métrage sonore en Yougoslavie en 1941. La guerre qui y éclatait alors a fait malheureusement disparaître ce film.

Sous le ciel yougoslave / Под југословенским небом

(Documentaire, Yougoslavie, 1934, 84', NB, VOSTF)



Présenté à l'époque comme un film touristique, *Sous le ciel yougoslave* montre les différentes régions (les "Banovine") du Royaume de Yougoslavie entre les deux guerres mondiales, les scènes inédites de la vie quotidienne des habitants du Royaume, les magnifiques paysages et des événements comme le rassemblement des "Sokols" - association sportive qui célèbre cette année ses 125 ans d'existence. Il fait la promotion du Panславisme (Union des Slaves) et de la Yougoslavie qui fut à l'époque un modèle de la fraternité et de l'unité des Slaves du sud et contient la seule prise audio-visuelle du Roi Alexandre Ier de Yougoslavie. Ce film est un trésor de la Cinémathèque yougoslave.

Carl Theodor Dreyer

Le réalisateur danois Carl Theodor Dreyer est né le 3 février 1889 à Copenhague. Sa carrière fut aussi longue que ses œuvres furent rares : En 50 ans d'une carrière commencée au temps du cinéma muet et achevée au moment où s'affirme la Nouvelle Vague, il réalisa 14 films, parmi lesquels une œuvre magistrale, **La Passion de Jeanne d'Arc**, qui fut censuré lors de sa sortie en 1928. Cette rareté s'explique autant par la frilosité des producteurs que par le soin méticuleux qu'il apportait à la préparation de chacun de ses films, mûris de longues années avant leur tournage. En 1954, son avant-dernier film, **Ordet**, lui apporta la reconnaissance internationale et on lui attribua la même année le Lion d'or au Festival de Venise « pour l'ensemble de son œuvre ». Il demeure, pour la postérité, le cinéaste des visages féminins et des tourments de l'amour chrétien dans une société désenchantée, comme en témoignent, aux deux extrémités de son œuvre, **La Passion de Jeanne d'Arc** (1928), achèvement des recherches du cinéma muet, et **Gertrud** (1964), source d'inspiration pour tout le cinéma moderne. Le cinéaste s'est éteint le 20 mars 1968 à Copenhague, sans jamais avoir pu réaliser le film sur Jésus-Christ qui lui tenait tant à cœur et qu'il était sur le point de voir aboutir. Lars von Trier a réalisé en 1988 un scénario jamais tourné par Dreyer, **Medea**.

« Avec **Gertrud**, Dreyer a cherché à donner une place égale au dialogue et à l'image; aussi a-t-on accusé le film d'être théâtral. Sans être le moins du monde sous l'influence des jeunes créateurs, Dreyer a montré dans ce film qu'il était dans la ligne des tendances modernes du cinéma, les expériences faites en vue d'établir une balance entre l'image et la parole. Le personnage central était de nouveau une femme, mais Gertrud, elle, ne succombe pas. Comme elle ne peut pas vivre le grand amour indépendant qu'elle souhaiterait, elle se retire dans l'isolement. Ce portrait s'ajoute à toute la galerie de portraits de femmes que Dreyer a constituée, et ce dernier n'en est pas le moins nuancé ni le moins captivant. Il a de nouveau montré les méthodes par lesquelles il a réussi comme peu d'autres à introduire les conflits spirituels intérieurs dans tout ce que comporte la mise en scène d'un film. » *Ib Monty*

« L'important, pour moi, ce n'est pas seulement de saisir les mots qu'ils disent, mais aussi les pensées qui sont derrière les mots. Ce que je cherche dans mes films, ce que je veux obtenir, c'est de pénétrer jusqu'aux pensées profondes de mes acteurs, à travers leurs expressions les plus subtiles. Car ce sont ces expressions qui dévoilent le caractère des personnages, leurs sentiments inconscients, les secrets qui reposent dans la profondeur de leur âme. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est cela, et non la technique du cinéma. **Gertrud** est un film que j'ai fait avec mon cœur. » *Carl Dreyer*

« Carl Dreyer était conscient de sa supériorité artistique comme créateur. Et cette conscience de sa propre force l'amenait moralement à refuser tout compromis, ce que seul un génie peut se permettre de faire. Dreyer refusait tout compromis, et c'était un humaniste, c'était une constellation de qualités humaines qui ne s'harmonisent que dans une toute grande personnalité et dans un tout grand artiste. Il fut pour le cinéma ce que Bohr a été pour la science et Johannes V. Jensen pour la littérature. Tous ses films sont grands, mais ils sont si grands qu'il peut être difficile à de petits hommes de voir comme ils sont grands. On dit que le cinéma est l'art le plus international. Est-ce vrai? Je ne sais pas. Mais l'importance de Carl Dreyer comme cinéaste était internationale, et son envergure doit se juger selon une mesure que nous ne possédons pas vraiment dans ce pays ». *Henning Carlsen, le 20 mars 1968*

« **Gertrud** est égal, en folie et en beauté, aux dernières œuvres de Beethoven ». *Jean-Luc Godard*

Gertrud

(Fiction, Danemark, 1964, 116', Couleur, VOSTF)

avec Nina Pens Rode, Bendt Rothe, Ebbe Rode, Baard Owe, Axel Strobye



Gertrud, ancienne chanteuse connue, quitte son mari car celui-ci est plus intéressé par sa carrière politique que par elle. Commence alors pour Gertrud une quête, celle d'un amour idéal, total et sans concessions. Malgré la difficulté de ces choix, Gertrud ne regrettera pas ses décisions.

Aleksei Fedorchenko

Aleksei Fedortchenko est né le 29 septembre 1966 à Sol-Iletsk en Sibérie. Après avoir suivi des études d'ingénieur et travaillé pour des programmes de défense spatiale dans une usine de Sverdlovsk, il entre en 1990 aux Studios de Cinéma de Sverdlovsk. Alors que la production soviétique vit ses dernières heures, Aleksei Fedorchenko se bat pour la survie des studios en y occupant des responsabilités financières puis à la direction même de l'entreprise. Pendant dix ans, il y développe la production de plus de quatre-vingt films. En 2000, il s'installe à Moscou, étudie l'art dramatique à l'Institut National du Cinéma Russe et se lance dans la réalisation de documentaires. Avec **David**, réalisé en 2002, Aleksei Fedorchenko dessine le portrait d'un juif, rescapé des camps de concentration nazis et du Goulag, puis s'attache dans **Children of the White Grave** en 2003 aux ethnies déportées au Kazakhstan à l'époque Stalinienne. En 2005, son "documenteur" **First on the Moon** crée l'événement : il y dévoile avec un sérieux imperturbable l'existence d'un programme spatial top-secret qui aurait fait d'un astronaute soviétique le premier homme à avoir marché sur la lune, en 1938. Le film est applaudi dans de nombreux festivals, dont la Mostra de Venise où il reçoit en 2005 le Prix du Documentaire de la section "Orizzonti".

Aleksei Fedorchenko prolonge son oeuvre entre imaginaire et fiction avec **Le dernier voyage de Tanya**, sélectionné en Compétition Officielle à la Mostra de Venise 2010, où il remporte le Prix de la Critique Internationale et l'Osella de la meilleure image.

« Le titre original de mon film, « Ovsyanki », signifie en russe « bruant », une espèce d'oiseau proche du moineau. Ces petits volatiles jaunes et verts sont tellement répandus en Russie que plus personne n'y prête attention. Les scientifiques les comparent souvent à des canaris qui auraient acquis un don pour le chant. Les personnages du film sont tous des gens ordinaires mais au-delà des apparences, de leur façade silencieuse, il y a la force de leurs traditions et des passions qui les animent intérieurement. Ils ont quelque chose de ces bruants : à première vue anodins mais d'une grande richesse intérieure pour qui les observe avec acuité. Si l'action du film et les personnages sont contemporains, l'histoire puise sa source dans la culture d'un peuple mystérieux, celui des Méria. Ils ont aujourd'hui disparu, leur culture a été depuis longtemps assimilée par les Russes, mais le film part de l'idée que leur présence est toujours palpable. Ils n'ont pas vécu d'une manière singulière : ils s'habillaient, parlaient et se nourrissaient comme nous. Néanmoins, leurs racines sont davantage finno-ougriennes que slaves. Ils se reconnaissent entre eux à des signes subtils qui échappent à notre perception. Lorsqu'ils ont à surmonter des épreuves, ils se tournent vers leurs rituels ancestraux. Par exemple, ils ne croient en aucun Dieu mais considèrent l'amour et l'eau comme sacrés. A partir d'éléments historiques avérés, j'ai imaginé la mythologie de ces Méria, ancrée dans la région de la Volga. C'était ma façon de montrer une autre Russie, celle où les traditions païennes et la conception des rapports humains, antérieures à la domination orthodoxe, s'affranchiraient de la trivialité moderne. J'ai voulu réinventer un monde délicat guidé par la pureté, la sincérité des gens ; un monde qui est à la portée de chacun d'entre nous, même s'il n'existe pas concrètement. Dans ce monde-là, la vie, l'amour et la mort sont des concepts séduisants. Le dernier voyage de Tanya est un voyage aux confins des secrets de l'âme, une ode à l'amour, une célébration de la féminité, un périple humain où tendresse et mélancolie ne font qu'un. » *Aleksei Fedorchenko*

Le Dernier Voyage de Tanya / Овсянки

(Fiction, Russie, 2010, 75', Couleur, VOSTF)

avec **Youlia Aoug, Igor Sergueev, Viktor Soukhoroukov, Youri Tsourilo**



À la mort de son épouse Tanya, Miron aspire à un dernier voyage avec sa bien-aimée respectant le rituel des Mériens, une ancienne tribu russe dont les traditions perdurent. Accompagné de son meilleur ami Aist, ils sillonnent la Russie. Comme le veut la coutume, Miron partage avec son ami les souvenirs les plus intimes de sa vie conjugale. Mais au bord du lac sacré sur les berges duquel ils font leurs adieux à Tanya, Miron se rend compte qu'il n'était pas le seul à l'aimer.

■ Prix de la meilleure photographie Venise 2010

Benedek Fliegauf

Né à Budapest le 15 août 1974, Benedek Fliegauf est considéré comme l'un des plus grands représentants du cinéma hongrois contemporain. À la fois auteur, réalisateur et ingénieur du son, il signe en 2003 **Forêt**, son premier film qui remporte le prix du Meilleur premier film au Festival de Berlin. Le long-métrage est d'ailleurs choisi pour représenter la Hongrie pour la cérémonie des Oscars l'année suivante. **Dealer**, son second film, suit le premier et repart une fois de plus de la Berlinale avec le prix du public et a remporté des prix dans cinquante autres festivals. En 2007, il se lance dans le film expérimental en signant **Milky Way**, dont il compose également la musique. Léopard d'or à Locarno en 2007, le film continue sa tournée des festivals internationaux et remporte un franc succès.

« Je ne dirais pas que **Womb** est un film de science fiction. Ça n'entre absolument pas dans ce genre de classification. De part son ambiance et sa structure, sa dramaturgie, je dirais que **Womb** est plus un conte de fée qu'autre chose. Ou si j'avais à choisir une référence culturelle, je dirais que ce film fait référence au mythe d'Orphée et Eurydice. Je n'ai pas fait ce film en pensant à la science-fiction, je ne suis pas un fan de clonage, mais la biologie m'intéresse à un très haut point. Pour moi, l'aspect le plus intéressant du clonage, c'est son rapport aux déterminismes génétiques. De manière générale, je dirais que le fait de croire que l'environnement a des effets importants sur les êtres humains est largement exagéré, alors qu'on n'insiste trop peu sur le pouvoir des gènes. Pour tous ceux qui veulent en savoir plus sur ce sujet, je recommande particulièrement de lire l'article de Google « identical twins research ». Et pour le côté lyrique du sujet, eh bien, allez voir **Womb**. » *Benedek Fliegauf, à propos de son film Womb*

« C'est dans **Womb**, le quatrième film du jeune réalisateur hongrois Benedek Fliegauf que le fond est dans la forme. Son approche de l'inceste, décidément un des sujets favoris de Locarno 2010, atteint la finition que caractérise une authentique oeuvre d'art. Le film présente le clonage comme une partie de notre vie quotidienne, un peu comme la chirurgie esthétique ou l'insémination artificielle. Ces pratiques ne portent pas l'étiquette de comportement pathologique même si pour des raisons différentes elles ne sont pas acceptées par tout le monde. Ainsi le Clonage n'est que partiellement tabou dans le film... Il y est question d'amour, de famille même si c'est un nouveau modèle de famille, de tendresse, de destin. D'éternelles préoccupations humaines en somme. » *Irena Bilic, Confrontations Europe – la revue, octobre-décembre 2010*

Womb

(Fiction, Allemagne / Hongrie / France, 2010, 107', Couleur, VOSTF)

de **Benedek Fliegauf**

avec **Eva Green, Matt Smith**



Rebecca et Thomas, des amoureux d'enfance séparés par la vie, se retrouvent lorsqu'ils sont étudiants pour une idylle fulgurante brisée par la mort de Thomas dans un accident de voiture. Incapable d'accepter ce coup du sort, Rebecca se bat pour le cloner et le porter en elle. Un nouveau Thomas naît, mais rien ne se passe comme prévu.

■ Sélection officielle Locarno 2010, Toronto 2010

Tchavdar Georgiev

Tchavdar Georgiev est diplômé de l'école des arts cinématographiques de l'Université de Californie du sud et a obtenu un diplôme de premier cycle à l'école de l'institut des lettres de Chicago. Il a été chef monteur pour les émissions de télévisions HBO, PBS, History Channel, National Geographic, Channel 1 Russie and MTV Russie. Il a été nommé aux Emmy Awards pour la technique d'animation d'**Alien earths** (Terres étrangères), une émission montée pour National Geographic. Il a travaillé sur le documentaire **We live in public** (Nous vivons en public), qui a gagné le grand prix du jury au Festival de Sundance, et sur le long métrage **Bastards** (Salauds), qui a gagné la récompense du meilleur film de la télévision russe. Le documentaire **Le désert de l'art interdit**, qu'il a écrit, produit et dirigé avec Amanda Pope, lui a valu l'Aigle d'or, la récompense pour le meilleur documentaire au festival international de Palm Beach.

« Pope and Georgiev's documentary is as much about Soviet identity in the early 1930s as it is about the museum in Nukus, and creates awareness for a legacy still largely unknown and not fully appreciated. » *Elliot V. Kotek, Moving Pictures Magazine*

Le Désert de l'art interdit / Пустыня запрещенного искусства

(Documentaire, Russie / Ouzbékistan, 2010, 80', Couleur, VOSTF)

de **Amanda Pope, Tchavdar Georgiev**



Ce film est sur un homme et son œuvre, mais aussi sur une terre fabuleuse et inconnue, sur des destins exceptionnels qui s'entrecroisent, quelque part entre la petite et la grande histoire. Igor Savitsky est un aristocrate envoyé au Karapakistan, une contrée musulmane désertique de l'URSS. À son étonnement, il découvre que certains des plus grands artistes y ont trouvé refuge, traqués par Staline. Savitsky entreprend alors une quête passionnelle et obsessionnelle : celle d'exhumer ces vies et leurs chefs-d'œuvre disparus.

Sélection officielle UNAFF 2010

Meilleur documentaire Palm Beach 2010

Grand prix de l'Aigle d'Or Russie 2010

Eugène Green

Principalement connu pour son travail de cinéaste, Eugène Green, né le 28 juin 1947 à New York, est considéré comme une figure atypique dans ce milieu. Son cinéma hors normes et hors mode intrigue autant qu'il séduit. Il reçoit le prix Louis-Delluc pour son long-métrage, **Toutes les nuits**, en 2001, puis est salué par la critique pour **Le Monde vivant** en 2003 et **Le Pont des arts** en 2006. Avec son dernier film, **La Religieuse portugaise**, sorti en 2009, confirme son talent à faire coexister dans une unicité image, son et musique, captation d'une ville et quête des personnages. Puissant, singulier et délicat, son cinéma est autant influencé par Robert Bresson ou Jean Eustache que par Wong Kar-wai, Yasujiro Ozu ou Hou Hsiao-hsien. Attaché à la France où il vit depuis les années 1960, il s'intéresse particulièrement au théâtre baroque de ce pays et à la déclamation qu'il étudie dans un essai, **La Parole baroque**, en 2001. Ses créations littéraires et cinématographiques s'en ressentent : la langue est au cœur de

ses préoccupations artistiques, un de ses recueils de poésie s'intitule notamment **Le Présent** de la parole. Ce n'est qu'en 2008 qu'il se lance dans l'écriture romanesque, dans sa langue d'adoption, avec **La Reconstruction**.

« Penser le cinéma, c'est résoudre des problèmes concrets : structure narrative, image, son, travail des acteurs. Mais c'est d'abord se situer par rapport aux principales interrogations métaphysiques de l'homme occidental, car c'est d'elles qu'est né le cinématographe. » *Introduction de la Poétique du cinématographe, Eugène Green*

« Vous considérez-vous avant tout comme un homme de théâtre, un écrivain ou un cinéaste ?

Je suis les trois à la fois, même si pour moi ces activités restent distinctes les unes des autres. Actuellement je n'ai plus de possibilité de faire du théâtre et je ne pratique donc que le cinéma et l'écriture, et c'est là que j'ai l'impression de m'exprimer pleinement.

Comment êtes-vous arrivé au cinéma ?

Je voulais faire du cinéma depuis l'âge de seize ans, mais je ne savais pas comment y arriver. Puis en 1995 j'ai reçu une sorte d'éclair (les choses importantes me viennent toujours dans des moments particuliers comme cela, qu'on pourrait peut-être assimiler à la grâce) : j'ai compris qu'une idée que j'avais pour un roman devait être au contraire un film. Alors, sans avoir jamais fait d'école de cinéma, ni travaillé sur des tournages, ni même réalisé de court-métrage, j'ai commencé à écrire le scénario de **Toutes les nuits**, qui deviendrait mon premier film (tourné en 1999, et sorti seulement en 2001).

Le cinéma est-il un moyen de mettre à l'écran ce que vous écrivez ?

Non, pas du tout. Pour moi ce sont des activités tout à fait différentes. Si je décide qu'un sujet doit devenir un film, il ne pourrait être un roman, et inversement.

Comment a surgi l'idée du film **A Religiosa Portuguesa** ?

Le noyau de toutes mes œuvres me vient toujours dans un de ces éclairs dont j'ai parlé. Celui qui a trait **A Religiosa Portuguesa** m'est venu il y a environ douze ans, avant que je ne vienne pour la première fois à Lisbonne. C'était l'idée d'une actrice qui vient à Lisbonne pour tourner dans un film inspiré des Lettres portugaises, et qui se trouve fascinée par une vraie religieuse qui prie toutes les nuits dans une chapelle. Le reste m'est venu avec la connaissance de Lisbonne : la ville s'est imposée comme un personnage essentiel du film.

Comment qualifiez vous ce film qui fait revivre une histoire écrite au XVIIème et qui rassemble deux cultures et deux langues différentes ?

Comme tout artiste je crée à partir de mon expérience, et la culture fait partie du vécu. Je connais bien la civilisation européenne du 17e siècle, et les cultures française et portugaise, fondées sur leurs langues, sont essentielles pour moi. Donc c'est une œuvre personnelle, au moins dans ce sens. On pourrait la qualifier aussi d'œuvre "européenne". » *Interview Eugène Green, Le petit journal, avril 2010*

La Religieuse portugaise / A religiosa portuguesa

(Fiction, Portugal, 2009, 127', Couleur, VOSTF)

avec **Leonor Baldaque**, **Ana Moreira**, **Beatriz Batarda**



Julie de Hauranne, une jeune actrice française parlant la langue de sa mère, le portugais, mais qui n'a jamais été à Lisbonne, arrive pour la première fois dans cette ville, où elle doit tourner dans un film inspiré des Lettres Portugaises de Guilleragues. Elle se trouve vite fascinée par une religieuse.

Bent Hamer

Bent Hamer est né le 18 décembre 1956 à Sandefjord, en Norvège. Il étudie le cinéma et la littérature en Suède à l'Université de Stockholm. Son long-métrage **Eggs** (1995) a été présenté à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes et a remporté le Prix de la Critique internationale. Ses films suivants, **Kitchen Stories** (2003), **Factotum** (2005), **La Nouvelle Vie de Monsieur Horten** (2007) ont également été présentés à Cannes et ont rencontré un succès international. Tout le charme du cinéma de Bent Hamer réside dans sa capacité à trouver le ton juste pour chacun de ses films, entre le désespoir décalé d'un Aki Kaurismaki, l'humour d'un Jacques Tati et le spleen discret du cinéma nordique.

Anecdote sur le film **Kitchen stories**

Bent Hamer a eu l'idée du film **Kitchen stories** en tombant sur une enquête sur des ménages publiée dans un numéro du Foyer et nous, un magazine datant des années 50. Dans le chapitre "La mère au foyer a plusieurs tâches" se trouvait une étude suédoise portant sur les déplacements de la mère au foyer, dans sa cuisine et au cours de son travail ménager quotidien. Ce texte bref relatait l'analyse systématique effectuée par l'Institut de Recherches sur le Foyer (I.R.F). En analysant sur une période donnée les trajets fréquemment utilisés par la mère au foyer, il était possible de planifier une organisation nouvelle et rationnelle de la cuisine. C'est autour de ce thème que le cinéaste a construit sa nouvelle fiction.

Kitchen Stories / Salmer fra Kjøkkenet

(Fiction, Norvège, 2003, 92', Couleur, VOSTF)

avec Joachim Calmeyer, Tomas Norström, Reine Brynolfsson, Bjørn Floberg



Un groupe d'observateurs suédois séjourne dans un village norvégien afin d'étudier la routine des hommes célibataires dans leurs cuisines. En aucun cas les observateurs ne doivent parler à leurs hôtes. Un observateur finit par se lier d'amitié avec un paysan – objet de son étude.

Dušan Hanák

Réalisateur slovaque né en 1938 à Bratislava, Dušan Hanák a créé une oeuvre remarquable mêlant documentaire, fiction et création photographique. Il a étudié à la Famu à Prague, de 1960 à 1965. Il a fait ses débuts de cinéaste en réalisant des documentaires. L'un d'entre eux, **Učenie** (l'apprentissage) lui a valu le prix du jury en 1966 aux douzièmes Journées du film documentaire d'Oberhausen. Ses deux premiers longs-métrages **322** et **Images du vieux monde**, en 1969, l'imposent comme un des chefs de file de la Nouvelle Vague slovaque. Il rencontra des difficultés avec la censure avec certains de ses films comme **J'aime, tu aimes** (1980) qui fut primé à Berlin huit ans après sa réalisation. Il est l'auteur d'une dizaine de longs-métrages de fiction et est l'une des personnalités les plus importantes du cinéma slovaque. De nombreuses rétrospectives de son travail ont eu lieu dans le monde entier. Il reçut en 1991 le Prix d'Excellence Cinématographique à Denver et fut décoré en 2004 de la Croix de Pribina de première classe pour son « exceptionnel mérite dans le développement culturel de la République de Slovaquie ».

« Au jour d'aujourd'hui, regarder ses films donne, non seulement la joie qu'offrent des œuvres d'art accomplies, mais on peut aussi les considérer comme un laboratoire pour apprendre à réussir. »
Viera Langerová, Critique de cinéma

« Dans le film **322** le style de mise en scène de Hanák se caractérise par la dialectique des images résultant du contre point des sons et des images, capturant des faits et des aspects du réel bizarres, et de l'alternance des différents angles sous lesquels sont observés les gens, allant de l'empathie à l'ironie. L'influence esthétique de ce qui était alors à la mode, dans les arts graphiques et plastiques, à savoir le pop art, se manifeste dans le style de Hanák par le contrepoint et le collage. Utilisant des motifs documentaires d'apparence triviale et des situations banales, il réussit à leur donner un sens nouveau en le faisant fusionner. Malgré l'authenticité de nombreux phénomènes capturés par lui et leur aspect documentaire, il n'a pas pour but un simple inventaire objectif, mais à travers une analyse de la réalité, il met le doigt sur la substance et les causes de la maladie dont souffrent un individu et une société. À cause de sa structure composée sans relâche, le film 322 est une œuvre dont le sens a plusieurs facettes et mériterait une analyse détaillée. » *Andrěj Obuch dans Dialog, le 8 juillet 1989*

« Le film **322** contient plusieurs histoires inachevées écrites par la vie et le temps, vision qui révèle la beauté du monde, son harmonie étrange flirtant avec le bizarre, se mélangeant avec la vie ordinaire de la rue. Toute cette histoire compliquée et sombre a été tournée sans paroles, ce sont les pauses qui sont utilisées à la place. » *Lidova Demokracie, le 12 décembre 1970*

322

(Fiction, Slovaquie, 1969, 95', NB, VOSTF)

avec **Václav Lohniský, Lucyna Winnická, Josef Abrahám**



Parce qu'il est atteint d'un cancer, le cuisinier Lauko se voit interdit de travail. Ne sachant plus comment passer ses journées, il commence à faire des choses qu'il n'aurait jamais osé faire auparavant.

Rêves en rose / Ružové sny

(Fiction, Slovaquie, 1979, 81', Couleur, VOSTF)

avec Juraj Nvota, Iva Bittova, Josef Hlinomaz, Marie Motlova



Le facteur d'un village tombe amoureux d'une jolie gitane.

Images du vieux monde / Obrazy starého sveta

(Documentaire, Slovaquie, 1972, 74', NB, VOSTF)



Interdit pendant quinze ans, ce film dont Martin Martinček a été le directeur de la photo, évoque la trajectoire de personnes qui, malgré une vie difficile, n'ont jamais abandonné ce désir éternel et immortel de liberté.

Apprentissage

(Documentaire, Slovaquie, 1965, 14', NB, VOSTF)

La vie quotidienne d'apprentis et apprenties préparant leur examen de coiffure.

La messe

(Documentaire, Slovaquie, 1967, 11', NB, VOSTF)

Une messe traditionnelle filmée dans l'église de Spisska Sobota.

Benjamin Heisenberg

Né le 9 juin 1974 à Tübingen en Allemagne. Associé à l'école de Berlin, il est une des figures montantes de la « nouvelle vague » du cinéma allemand. Il a signé son premier long-métrage, **Schläfer**, en 2004. Ce premier essai s'est avéré payant car le film fut projeté en compétition dans la sélection Un certain regard au Festival de Cannes en 2005. Il a remporté d'autre part de nombreux prix, à Angers, Barcelone et Genève notamment. Cinq ans plus tard, il a repris le chemin des festivals avec **Le Braqueur** (Der Räuber), film avec lequel il a concouru pour l'Ours d'or à Berlin. Benjamin Heisenberg est également l'un des co-fondateurs de la revue de cinéma allemande Revolver, créée en 1998.

« Qu'est-ce qui fait courir Johann Rettenberger? L'appât du gain, vu qu'il est capable de dévaliser trois banques en moins d'un quart d'heure et de se volatiliser en prenant ses jambes à son cou ? Même pas. Son butin, il le laisse moisir sous son lit. Personnage authentique qui défraya la chronique autrichienne en 1988 pour avoir mobilisé 450 policiers dans une chasse à l'homme historique, Rettenberger (de son vrai nom Johann Kastenberg) était le défi fait homme, comme si sa vie comptait moins que les challenges qu'il s'imposait. L'intelligence de ce long-métrage est de ne pas se perdre en hypothèses psychanalytiques qui dénatureraient la personnalité atypique de ce hors-la-loi. **Le Braqueur** est un vrai-faux thriller, avec autant d'action que de silences, captivant de bout en bout et qui garde intacte l'énigme de cet insoumis. » *Christophe Carrière, L'Express, le 9 novembre 2010*

Le braqueur-la dernière course / Der Räuber

(Fiction, Autriche / Allemagne, 2010, 97', Couleur, VOSTF)

avec **Andreas Lust, Franziska Weisz, Markus Schleinzer**

L'histoire vraie de Johann Rattenberger, coureur de marathon couronné de succès et voleur de banques en série. Sans état d'âme, il mesure avec précision, fréquence cardiaque, effort, endurance et rendement pendant les courses d'entraînement tout comme lors des hold-up où, portant des masques absurdes et armé d'un fusil à pompe, il court pour échapper à la police.



■ Compétition Officielle Berlin 2010.

Juraj Jakubisko

Juraj Jakubisko est né à Kosjov (Slovaquie), le 30 avril 1938.

Étudiant à l'école des arts de Bratislava, il rejoint plus tard la FAMU de Prague, section photo et obtient un diplôme de réalisateur en 1966. Il se fait remarquer par ses recherches plastiques dans ses premiers films expérimentaux, **La dernière attaque aérienne**, **Chaque jour porte un nom**, **le Silence**, **La Pluie**, **En attendant Godot**. Son premier long-métrage, **Les Années du Christ**, est composé de plans picturaux personnels et poétiques. Son humour est à rapprocher du dadaïsme. **Déserteurs et Nomades**, tourné à la fin du Printemps de Prague est une ballade visionnaire évoquant les trois guerres mondiales. Jakubisko parcourt l'Europe à la recherche de sa liberté de création perdue. **Les Oiseaux**, **les Orphelins et les Fous** est tourné en France, **Au-revoir en Enfer les Amis**, en Italie. Le premier est une parabole sur la violence et le totalitarisme, le second retrace le destin de personnes qui ont sacrifié leur liberté et recherche dans la religion un nouvel espoir. Après une période où il est mis à l'écart (**Le Petit Tambour**, **La construction du siècle**) ou confiné dans la morale socialiste (**Construis une maison et plante un arbre**, **Infidélité à la slovaque**), il signe un nouveau film marquant, **L'Abeille millénaire**, une fresque rurale étendue sur trente années. La partition de la Tchéquie et de la Slovaquie le pousse à s'installer à Prague, lui qui se dit tchèque et slovaque. Il y signe **Un message ambigu sur la fin du monde**, présenté comme une prédiction de catastrophe. Celui que l'on surnomme le Fellini tchécoslovaque a construit une œuvre majeure inspirée de ses souvenirs personnels.

« Avec ses premiers films, c'est nettement et sans compromis sur la voie du cinéma d'auteur que Jakubisko s'engage en cheminant entre art pictural et philosophie et en s'attaquant, dans un vent d'anarchie et d'hédonisme, aux questions les plus élevées (le choix, la liberté, le bonheur, la vie même), et ce en premier lieu par le biais des images. Le cinéaste tant vanté pour sa photographie — du grain de la pellicule aux mouvements de caméra — n'offre en effet pour tout dialogue que des aphorismes et fragments d'échanges nimbés d'existentialisme qui surviennent comme ça, comme un Roy Lichtenstein. C'est que le récit lui-même est minimal. On est placé en immersion dans un univers allégorique... »

« **Les années du Christ**, premier film du cinéaste, nous donne à voir des hommes sans valeur, sans repère, des hommes en trop dans une Prague décrépie. C'est l'irruption d'une génération existentialiste, qui doit tout remettre en jeu - donc en images. Tout réapprendre : à vivre, à aimer, à parler, à faire la fête, à créer. Chaque scène est l'occasion d'inventer la vie qui soit la plus juste possible, et de poser les bases d'un nouveau monde. **Les années du Christ**, à sa façon baroque et fictionnelle, vaut comme témoignage d'une époque... » *Bénédicte Prot, octobre 2010*

Les années du Christ / Kristove Roky

(Fiction, Slovaquie, 1967, 95', NB, VOSTF)

avec Jirí Sýkora, Jana Stehnová, Vlado Müller



Andrej et Juraj sont frères. Andrej, qui est pilote de guerre, est d'un naturel combatif et décidé. Juraj est un artiste sans cesse agité par le doute sur lui-même et sur sa vie. Andrej rend visite à Juraj et fait la connaissance de Jana, son amie. En plaisantant, il propose à son frère de lui prendre Jana.

■ Grand Prix au Festival de Mannheim 1967

Miklós Jancsó

Né en 1921 en Hongrie, **Miklos Jancso** est sorti de l'anonymat et du réalisme socialiste en 1965 avec **Les Sans-Espoir**. Il s'est efforcé depuis lors d'imposer un cinéma dont les thèmes se sont longtemps rattachés plus ou moins à des épisodes dramatiques de l'histoire hongroise. Mais c'est moins sur des sujets que sur le parti pris formel que se porte l'intérêt de l'auteur : de très longs plans-séquences pendant lesquels une caméra ultra-mobile sillonne l'espace, allant d'un personnage à un autre, d'un groupe à un autre, sans jamais centrer un héros de façon durable. C'est alors le parcours spatial lui-même qui détermine la fiction, et non plus l'inverse. Parmi les réalisations

nombreuses du cinéaste, citons **Rouges et Blancs** (1967), sur le sort des soldats magyars pendant la guerre civile russe; **Silence et cri** (1968), qui relate un épisode du soulèvement de Béla Kun réprimé par les troupes du régent Horthy; **Ah ! ça ira** (1969), sur une intervention de jeunes communistes pour «libérer» les séminaristes d'un établissement religieux hongrois, au moment de la période stalinienne. **Sirocco d'hiver** (1969) marque le début d'une réflexion sur le fascisme et la mythologie du tyran, qui sera suivie de **Agnus Dei** (1971), **La Pacifiste** (1971), **La Technique et le Rite** (1971). Mais c'est sans doute dans **Psaume rouge** (1972) que l'évocation de l'histoire et la tentation de n'en proposer qu'une interprétation esthétique trouvent leur formulation la plus ambiguë.

« Psaume Rouge est le chef d'œuvre de Jancsó. » *Le Point*

« Pour Jancso, l'histoire des premières révoltes organisées d'ouvriers et de paysans en Hongrie, est l'objet d'une méditation rigoureuse sur le mécanisme de l'oppression et de la répression, et de la résistance à l'une et à l'autre. Et, comme toujours chez Jancso, ce mécanisme et ses mouvements, flux, reflux, remous, sont calligraphiés sur l'écran sans aucune crainte de l'abstraction symboliste parce que la danse, en quoi s'épure le mouvement, le chant, en quoi se sublimise le cri, le langage des couleurs gardent la chaleur de la vie. » *Jean-Louis Bory, Le Nouvel Observateur*

Psaume Rouge / Még kér a nép

(Fiction, Hongrie, 1971, 88', Couleur, VOSTF)

avec **Andrea Ajtony, András Ambrus, Lajos Balázsovits, András Bálint**



Hongrie, fin XIXe. Les paysans travaillent pour les grands propriétaires terriens. La réforme agraire ne vient pas et la révolte gronde. Le maître du domaine cherche à les amadouer puis en appelle à l'armée. Aux forces réactionnaires, les paysans opposent leur amour de la vie, leur courage et leur espérance.

■ Prix de la mise en scène Cannes 1972.

Nikola Ležaić

Nikola Ležaić est né en 1981 à Bor en Serbie. Après ses études de réalisation à la Faculté d'Arts Dramatiques de Belgrade, il réalisa en 2005 son premier court-métrage, **Rain Smoke Man Woman**. Deux ans plus tard il se fit connaître avec l'adaptation d'une oeuvre d'Ernest Hemingway, **Boxer Goes to Heaven**. Son court-métrage **Nylon-dressed Ground** fut sélectionné en 2008 au festival de Montpellier et il sortit en 2010 son premier long-métrage **Tilva Roš** qui fut un succès au festival de Sarajevo et présenté à Locarno et dans plusieurs autres festivals internationaux. Il est également le co-fondateur de Smog, un groupe qui produit des bandes dessinées, ainsi que du premier mouvement littéraire du 21^{ème} siècle appelé Métasyndrisme.

« Ležaić, qui a écrit, mis en scène et monté le film, ne tient pas trop à suggérer les raisons qui poussent ses personnages à agir, on imagine une colère très profonde qui s'exprime par une violence dirigée contre soi-même plutôt que contre autrui, mais il s'agit là d'une interprétation. Todorovic, qui a reçu le prix du meilleur acteur à Sarajevo révèle un talent prometteur derrière son demi sourire de clown, et Djordevic est soutenu par sa ressemblance à un Tom Cruise jeune et à cheveux longs... » *Hollywood Reporter*

« Pour la deuxième année consécutive le Cœur de Sarajevo, grand prix du festival de Sarajevo, est allé à un film serbe. Il s'agit de **Tilva Roš** de Nikola Ležaić. Ce qu'on peut trouver de plus rafraîchissant dans ce film, c'est l'absence d'allusions à la guerre des Balkans. Au lieu de cela on nous montre la vie dans la Serbie d'aujourd'hui. Imitant presque ces films américains sur la jeunesse désinvolte, **Tilva Roš** suit soigneusement les pas de ces deux jeunes, qui passent l'été suivant leur bac à glander. » *IndiWire.com*

Tilva Roš / Тилва Рош



(Fiction, Serbie / Pays-Bas, 2010, 99', Couleur, VOSTF)

avec Marko Todorović, Stefan Djordjević, Dunja Kovačević

Deux amis, Toda et Stéfan, passent leur premier été après le lycée à faire du roller dans la mine abandonnée de Bor, jadis la plus grande mine de cuivre d'Europe. Quand Dunja, une amie qui vit en France, rentre pour les vacances, les garçons rêvent d'attirer son attention, au péril de leur amitié. Mais pendant ce temps, les revendications des syndicats gagnent du terrain en ville et les garçons retrouvent une cause commune.

Meilleur film Sarajevo 2010

Meilleur film Estoril 2010

Mike Magidson

Mike Magidson est né en Californie et vit en France depuis de nombreuses années. Il possède, en tant que réalisateur et caméraman, une solide expérience de tournage dans l'Arctique. Il a déjà réalisé plusieurs documentaires primés en festivals, qui ont toujours cherché à confronter la quête de l'identité individuelle à la réalité du métissage culturel. **Le voyage d'Inuk** (2010) est son premier long-métrage de fiction.

« Quelle a été la part d'improvisation dans la fabrication du film ?

Mike Magidson : Enorme ! Parce qu'on avait beau avoir un scénario écrit du début à la fin, il y a des scènes où il fallait laisser les gens improviser, en fait ils vivaient leur propre vie et des situations qu'ils connaissaient déjà. C'était beaucoup plus facile de les laisser vivre cette situation et de la filmer que d'essayer d'imposer des choses qu'ils ne sentaient pas naturellement. Il y avait des scènes où on donnait des dialogues et ils s'approprièrent ces dialogues, improvisaient, ajustaient... même sans nous le dire, et cela donnait des choses plus authentiques et avec plus de force.

Cécile Coolen : Il y a même dans les scènes très écrites des moments où eux changeaient les choses inconsciemment. Par exemple, le jeune dans sa scène de fugue à la fin, il est seul et perdu sur la banquise, il devait se lever et perdre ses chiens. Et au montage on s'aperçoit qu'il ne perd pas ses chiens accidentellement mais qu'il les lâche, c'est à dire qu'il a joué comme s'il les lâchait de façon suicidaire. Alors qu'ils n'auraient jamais osé lui demander de faire cela. Il a réinterprété la scène qui est juste trois fois plus forte maintenant, montée comme cela.

Mike Magidson : Et c'est cette authenticité qui a primé. La réalité est plus forte que ce que l'on pouvait écrire. Cela aurait demandé beaucoup de temps et d'argent de former un acteur afin qu'il joue un chasseur Inuit... Pour moi en tant que spectateur cela ne donne rien. Alors quand tu as un vrai chasseur Inuit entre les mains, le mieux c'est d'exploiter ses vrais talents. Donc on lui a laissé improviser l'histoire du premier phoque, ce qui est très important là-bas pour le passage à la vie d'adulte, et le chasseur a raconté sa propre histoire, ce qui est bien plus fort que tout ce que j'aurais pu écrire moi-même. Je n'aurais jamais pu inventer des choses aussi fortes. Et ce genre de scènes, il y en a plusieurs dans le film, il fallait laisser la réalité s'exprimer.

Que pouvez-vous nous dire sur la confrontation de deux mondes dans ce film : le monde moderne et les chasseurs.

Mike Magidson : C'est le premier film, à ma connaissance, sur le Groenland moderne. En tous les cas sur les esquimaux modernes du Groenland, parce qu'il y a déjà eu des films au Canada. Et ce

monde-là, comme beaucoup de sociétés indigènes, est confronté à de gros problèmes de modernisation. L'ancien est bien présent, et pas dans un livre d'histoire mais juste devant tes yeux : tu vois des vrais chasseurs Inuit sur la banquise avec des peaux de phoques et des peaux d'ours. Ils vont aller chasser des ours polaires, des baleines... eux vivent de cela depuis des siècles, ils les tuent pour vivre, juste ce qu'ils ont besoin et pas des centaines. Aujourd'hui ils sont confrontés à une nouvelle réalité. L'alcool par exemple, est arrivé très récemment au Groenland (en 1952 je crois, mais cela reste à confirmer). Nous, Occidentaux, on a eu des milliers d'années pour s'adapter à cette drogue. Eux cela ne fait que cinquante ou soixante ans, alors forcément cela crée des énormes problèmes. Cela combiné avec les lois qui viennent de l'Occident et qui touchent leur manière de travailler (limiter la chasse des phoques alors qu'ils ne chassent que pour leur propre consommation)... tout cela c'est une grande confrontation. Et c'est ce que l'on voulait exprimer dans le film, on voulait parler du monde moderne et des soucis qu'ils ont aujourd'hui : comme Ken Loach veut parler de l'Angleterre, nous on voulait parler du Groenland. » *Interview avec Mike Magidson et Cécile Coolen (monteuse du film)*

Le Voyage d'Inuk

(Fiction, France / Groenland, 2010, 90', Couleur, VOSTF)

avec Ole Jørgen Hammeken, Gaba Petersen, Rebekka Jørgensen, Sara Lyberth



Inuk, adolescent groenlandais, est envoyé de la capitale dans un foyer d'enfant au Nord. A la demande d'Avlaaja, chaleureuse éducatrice du foyer, Ikuma, un grand chasseur d'ours qui s'est mis à douter de lui-même, emmène Inuk et d'autres petits protégés pour un voyage annuel vers les lointains territoires de chasse. C'est une initiation rude dans le vent glacial où la chasse aux phoques remplace les jeux vidéos.

■ Haskell Wexler prix Woodstock 2010.

Igor Mayboroda

Igor Mayboroda est né à Kiev en 1959. Il a étudié à la faculté d'électronique de l'Institut Polytechnique de Kiev puis à la faculté de la mise en scène de l'Institut de théâtre de Kiev. À la fin des années 70 et pendant les années 80, il a participé aux recherches de nouvelles formes d'expression artistique comme le discothéâtre et le vidéothéâtre. Il a travaillé à la télévision nationale et a terminé les cours de producteur du Goskino de l'URSS et la faculté de scénario du VGIK (l'Institut de Cinéma de Moscou). **Rerberg et Tarkovski. L'autre face de Stalker** est son premier film.

« Le film **“Rerberg et Tarkovsky, l'autre face de Stalker”** est un petit bijou par sa redécouverte de l'histoire soviétique et de l'histoire du film soviétique et aussi par le portrait de quelqu'un de fascinant, en la personne de Georgi Rerberg, l'artiste véritable caché derrière sa caméra...

...L'enquête racontée dans **“Rerberg et Tarkovsky, l'envers de Stalker”** part de la découverte pendant le tournage, de faits inconnus auparavant, c'est ainsi que le spectateur va aller de surprises en surprises. Cependant, le véritable objet du film est de ne pas dévoiler l'histoire d'un conflit spectaculaire, entre Georgi Rerberg and Andrei Tarkovsky, mais d'attirer l'attention du spectateur sur ces personnalités exceptionnelles maintenant disparues, celles d'Andrei Tarkovsky, de Georgi Rerberg, de Victor Astafiev, de Pavel Lebeshev, de Sven Nykvist... Dans ce film, une illustration réussie du passage du temps, ce sont les images, filmées par Rerberg, d'Alexei Losev, dernier philosophe de “l'âge d'argent”, ou du célèbre chef d'orchestre Evgeni Mravinski, ou encore du grand musicien Mstislav Rostropovich ». *Catalogue du 38ème Festival International de Cinéma de Rotterdam en 2009*

Rerberg et Tarkovski, l'autre face de 'Stalker' /

Рерберг и Тарковский. Обратная сторона 'Сталкера'

(Documentaire, Russie, 2009, 140', Couleur, VOSTF)

Guéorgui Rerberg est un célèbre chef opérateur russe choisi par Tarkovski pour **Le Miroir** puis **Stalker**. Le documentaire lève le voile sur ses relations conflictuelles avec Tarkovski et sur les conditions de création du cinéma russe des années 70.

■ Meilleur documentaire Prix NIKA, Prix de l'Aigle d'or, Russie 2010



Dušan Makavejev

Dušan Makavejev est né en 1932 à Belgrade. Il fit des études de psychologie, puis de mise en scène à l'Académie d'Art dramatique de Belgrade. Avant de devenir un cinéaste professionnel, il réalisa des films expérimentaux en 16mm et des courts-métrages. Son premier long-métrage de fiction, **L'homme n'est pas un oiseau** (*Čovek nije tica*), en 1965, porte la marque d'une esthétique réaliste. Dans **Affaire de coeur** (*Ljubavni slučaj službenice*) en 1967, et plus encore dans **Innocence sans protection** (*Nevinost bez zaštite*) en 1968, il affirme sa démarche originale et déconcertante en dehors des schémas convenus, que ses films ultérieurs ne feront qu'accentuer avec plus d'audace encore. Il utilise une technique de collage mêlant le document à la fiction, le noir et blanc à la couleur, entrecoupe ses films de séquences d'actualités. En 1971, **W.R. ou les mystères de l'organisme** (*W.R. Misterije organizma*), inspiré des écrits de Wilhelm Reich, met encore plus en évidence ce style provocateur en associant le sexe et la politique, et ne manque pas de susciter des réactions violentes qui valent quelques ennuis à son auteur. Son film suivant **Sweet Movie** (1974) est tourné en France tandis que **Les Fantômes de Mme Jordan** sera tourné en Suède en 1981. En 1985, il part tourner **Coca-Cola Kid** en Australie qui traite des contradictions du comportement des Australiens et l'influence américaine sur ce pays. Dusan Makavejev est donc un auteur cosmopolite qui a marqué de sa forte personnalité le cinéma mondial.

“ Je veux obtenir le même sentiment de confusion entre le réel et le non-réel, et entre le passé, le présent et sans doute le futur; je ne voulais pas le faire avec du matériel abstrait, de fiction, comme Resnais, mais à partir du matériel concret, de films qui soient vraiment anciens, ou vraiment documentaires, pour déguiser le jeu sous une situation très concrète, car si dans un film de fiction vous jouez avec le temps, cela devient une sorte de science fiction, de jeu intellectuel. Mais si vous prenez des documents réels, le premier niveau de matériel est préservé, vous devez y croire parce que vous savez que c’est arrivé, et en même temps vous avez le sentiment mystérieux, d’une confusion, du temps, d’une espèce d’insécurité ». *Cent cinéastes d’aujourd’hui, 50 ans de la revue Positif, par Nicolas Guérin, Dreamland éditeur*

Comment l’idée de faire **Innocence sans protection** vous est-elle venue ?

Ma première idée a été que je n’avais aucune idée. J’ai donc fait passer une petite annonce dans un hebdomadaire très populaire, pour vieillards et adolescents, et dans ce magazine très sentimental, de style « boulevard », j’ai fait passer cette annonce : « Je recherche pour mon prochain film des gens ayant des qualités physiques et morales exceptionnelles ». J’ai reçu un millier de lettres de gens qui avaient des qualités corporelles et spirituelles très différentes, de gens qui avalaient du feu, d’un soldat qui est capable de se coudre à même la peau autant de boutons que vous voulez, du front aux orteils ; un autre pouvait écrire des deux mains en même temps. J’avais simultanément établi ma propre liste des gens que je voulais rencontrer pour la préparation de ce film. Je pensais alors rechercher des gens, faire mon script d’après ces situations. Le producteur du film m’alloua à ce moment quatre ou cinq mille dollars pour la seule préparation. C’est alors que j’ai trouvé Aleksic, célèbre acrobate que je connais depuis mon enfance. Il me montra le film qu’il avait fait vingt-cinq ans plus tôt, dont j’avais entendu parler mais que je n’avais jamais vu. La cinémathèque n’en avait pas de copie; les propriétaires en étaient Aleksic et ses amis. Ils en demandaient une forte somme, le film était donc inconnu. Je suis frappé par son caractère naïf et sincère et par ce côté surréaliste qui en fait une authentique oeuvre d’art primitive. Je me suis dit que l’important, ce n’était pas que je fasse un film, mais de montrer à nouveau celui-là. Mon travail ne pouvait pas avoir plus de richesse que lui. L’idée me vint alors de tourner le matériel complémentaire avec les mêmes personnages, vingt-cinq ans plus tard. Et vraiment, mon film n’est qu’une nouvelle version d’**Innocence sans protection**, construite de l’intérieur. Puis je me mis à rechercher à la cinémathèque les vieux films de la même époque : de la guerre. Et j’y ai découvert d’excellentes actualités totalement inconnues, tournées en Serbie et à Belgrade, dans les lieux mêmes où se déroulait le vieux mélodrame. Je pensai alors en employer des fragments, colorés à la main ». *Extrait de l’entretien avec Dušan Makavejev par Michel Ciment dans Positif No 99, Novembre 1968*

Innocence sans protection /

Невиност без заштите

(Fiction, Yougoslavie, 1968, 75', NB, VOSTF)

avec Dragoljub Aleksić, Bratoljub Gligorijević, Vera Jovanović

Une jeune fille pure, promise par sa marâtre à un vieux satyre fortuné, est sauvée de ce triste destin par son amoureux, jeune acrobate au grand cœur. Pendant ce temps, les soldats nazis défilent dans les rues, les avions bombardent.

■ Ours d’Argent Berlin 1968.



Jonas Mekas

Jonas Meklas est né en 1922 dans un village de la campagne lituanienne. Actuellement il vit et travaille à New York. En 1944, son frère Adolfas et lui ont été interné au camp de travail d'Elmshorn en Allemagne. Après la guerre il a étudié la philosophie à l'université de Mainz. En 1949, les deux frères furent envoyés à New York par le Comité des Réfugiés des Nations Unies où ils se sont installés à Brooklyn. Mekas acheta son premier Bolex deux semaines après son arrivée à NY et se mit à fixer des courts moments de sa vie. Il s'impliqua vite très fortement dans le mouvement d'avant-garde cinématographique. En 1954, son frère et lui créèrent le magazine *Film Culture*, devenu très vite le magazine de référence aux USA. En 1958 il débuta sa chronique de cinéma dans le *Village Voice*. En 1962, il fonda la *Coopérative des Cinéastes*, et, en 1964, la *Cinémathèque des Cinéastes*, qui allait devenir l'*Anthology Film Archives*, lieu de projection et conservatoire de films d'avant garde. Toute sa vie il n'a cessé d'écrire de la poésie et de tourner. À ce jour, il a publié plus de vingt ouvrages (prose et poésie), traduits en 12 langues. Sa poésie en lituanien fait partie des classiques de cette langue et ses films se trouvent dans des grands musées du monde entier. C'est à lui qu'on doit en grande partie la naissance du journal intime comme genre cinématographique. Mekas a également enseigné à la *New School for Social Research*, l'*International Center for Photography*, *Cooper Union*, l'*Université de New York University*, et le *MIT*.

Filmographie:

The Brig, Grand Prix au Festival de Venise en 1963, **Walden** (1969), **Reminiscences of a Journey to Lithuania** (1972), **Lost Lost Lost** (1975), **Scenes from the Life of Andy Warhol** (1990), **Scenes from the Life of George Maciunas** (1992), **As I was Moving Ahead I saw Brief Glimpses of Beauty** (2000)

En 2007, il a réalisé 365 courts-métrages, diffusés jour après jour sur Internet.

Depuis l'an 2000 il se consacre également à des installations cinématographiques, au musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, au Musée Moderne de Stockholm, au PS1 Contemporary Art Center du MoMA, à la Documenta de Kassel, au Museum Ludwig à Cologne, et à la Biennale de Venise.

En 2007 s'est ouvert à Vilnius le Centre des Arts Visuels Jonas Mekas.

Reminiscences d'un voyage en Lituanie / Reminiscences of a Journey to Lithuania

(Documentaire, Lituanie, 1972, 82', Couleur / NB, VOSTEN)



Le documentaire **Reminiscences d'un voyage en Lituanie** fait partie de l'œuvre majeure de Jonas Mekas : son journal filmé regroupe un long assemblage de scènes en pointillé, retraçant les moments significatifs de sa vie. **Reminiscences d'un voyage en Lituanie** est composé de trois parties. La première est faite de films tournés par Mekas avec sa première Bolex à son arrivée en Amérique, surtout pendant les années 1950 à 53. La seconde partie a été tournée en août 1971, en Lituanie. La troisième partie débute par une parenthèse sur Elmshorn, un faubourg de Hambourg, où la famille de Mekas a passé un an dans un camp de travaux forcés pendant la guerre.

Janus Metz Petersen

Né au Danemark en 1974, Janus Metz est diplômé d'une maîtrise en communication et en développement international. Après avoir travaillé comme chercheur documentaire dans son pays, il s'installe en Afrique du Sud où il travaille sur un programme éducatif multimédia, Soul City, avant de faire ses premiers pas en réalisation avec un court documentaire, **Boys canton**, en 2006. S'ensuivent les longs-métrages documentaires suivants **Love** (2008), **Les Aventuriers du paradis** (2008) et **Armadillo** (2010) avec lequel il reçut le Grand Prix de la Semaine de la critique au festival de Cannes 2010.

« **Armadillo** a suscité la polémique au Danemark. Certains ont accusé Janus Metz de glorifier la guerre, d'autres lui ont reproché de saisir l'horreur sans la dénoncer - au moyen d'un commentaire, par exemple. Mais la force du film vient de cette (fausse) impassibilité. Le cinéaste renoue en fait avec l'art de la maïeutique, cette philosophie ancienne - et plus très à la mode, hélas - qui consiste à poser les questions sans jamais imposer de réponses. Ainsi pourquoi, de retour chez eux, Mads, Daniel, Rasmus et les autres (pas tous, mais presque) ne songent-ils qu'à repartir à Armadillo ? Pour aider ou pour tuer ? Se sauver ou se perdre ? » *Pierre Murat pour Télérama*

« **Armadillo** n'est pas un témoignage sur l'Afghanistan. Nous sommes là devant devant un moment de l'histoire et des images. Sous nos yeux, pour notre plus grande jouissance et notre terreur la plus totale, la fiction se confond distinctement avec le réel. Dans un même frisson. Pour une même expérience. » *Adrien Gombeaud pour Positif*

Armadillo

(Documentaire, Danemark, 2010, 100', Couleur, VOSTF)



Mads et Daniels sont partis comme soldats pour leur première mission dans la province d'Helmand en Afghanistan, dans le Camp Armadillo. Cette zone est encore sous le contrôle des Talibans et ces soldats viennent pour pacifier la zone en entrant en contact avec la population tout en traquant les Talibans.

■ Grand Prix de la Semaine de la Critique, Cannes 2010

Kornél Mundruczó

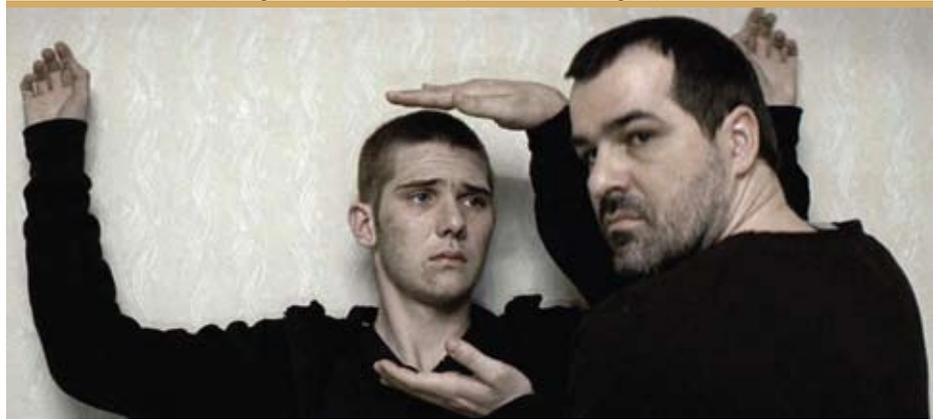
Né en Hongrie en 1975, Kornél Mundruczó a signé plusieurs courts-métrages et un long-métrage **Un désir, rien de plus** (Nincsen nekem vágyam semmi) avant de recevoir le Léopard d'argent à Locarno en 2002 pour **Pleasant Days**. Courageux, osé et original, son court-métrage **Joan of Arc on the Night Bus** fut sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs en 2003. Ce film donna plus tard naissance au long-métrage **Johanna**, présenté lui à Un Certain Regard en 2005. « J'ai pensé que je devais diriger un opéra pour explorer le rapport avec le cinéma. C'est un genre que j'admire et je suis persuadé que je viendrai à travailler avec dans le futur. C'est bon pour l'âme », dit-il. Contrairement aux idées reçues, le film a montré à quel point l'opéra peut susciter la curiosité. Ce ne fut pas là la seule participation de Mundruczó au festival de Cannes. En 2003, il a bénéficié en effet de la bourse de développement de l'atelier Cinéfondation, et son long-métrage **Delta** a été sélectionné à la Compétition du Festival de Cannes de 2008 et y a reçu le prix FIPRESCI. Il fut de nouveau en lice pour la Palme en 2010, avec **Tender son – The Frankenstein project** (Le fils fragile). À ses yeux, ses « objectifs esthétiques sont de faire vivre à l'écran des émotions réelles et non pas de laisser la dramaturgie prendre le dessus, de créer un cinéma où les acteurs vivent des choses à l'intérieur d'eux-mêmes, un cinéma vrai, authentique ». Dans les films de Mundruczó, l'humanité des acteurs est perceptible. Il privilégie les films qui peuvent changer notre attitude face au monde, qui ont le pouvoir de nous faire penser et d'aller de l'avant.

« Les monstres ne sont jamais réellement des monstres, ils sont seulement notre reflet dans le miroir, nous les produisons nous-mêmes, nous choisissons pour eux, ... et ensuite nous les désignons comme monstres. » *Kornél Mundruczó*

Tender Son – The Frankenstein Project / A Frankenstein-terv

(Fiction, Allemagne / Hongrie / France, 2010, 105', Couleur, VOSTF)

avec Rudolf Frecska, Kitty Csikos, Lili Monori, Miklós Székely B., Kornél Mundruczó



Rudi, un garçon de 17 ans, retourne auprès de ses parents avec espoir mais il se heurte au rejet de sa famille. Suite à un terrible événement, il est recherché pour meurtre. Son père jusqu'alors inconnu semble être le seul à pouvoir lui offrir la rédemption.

Compétition officielle Cannes 2010

Meilleur réalisateur, Meilleur directeur de photographie Séville 2010

Prix du jury, Sarajevo 2010

Joonas Neuvonen

Joonas Neuvonen est né en 1979 à Rovaniemi en Finlande. De 1999 à 2002, il a vécu à Edimbourg, Londres et San Francisco où il a suivi des cours de photographie. De retour à Rovaniemi, il a vécu grâce à l'aide sociale et a commencé à filmer la vie de ses plus proches amis qui finançaient leur toxicomanie par des cambriolages et du recel. Il partit ensuite à New Delhi (Inde) où il fréquenta de 2005 à 2006 l'Asian Academy of Film and TV. Il rentra à Helsinki pour étudier la photographie, le design graphique et la réalisation de films documentaires. Après cinq ans d'un long travail de montage, il termina en 2010 son premier documentaire, **Reindeer Spotting – Escape from Santaland**.

« C'est le regard de l'intérieur qui différencie Reindeer Spotting des habituels films documentaires sur les junkies. Neuvonen focalise son champ visuel rétréci de toxicomane uniquement sur Jani et les drogues. Tandis que se déroule la course de rennes de Rovaniemi, un jeune tombe par inadvertance du balcon, devant l'objectif, mais ni le réalisateur ni Jani ne s'intéresse à ses éventuelles blessures ni à ce qui lui arrivera plus tard. L'avenir se trouve dans le prochain shoot. Par de rares questions ou remarques en off, Neuvonen se manifeste, mais ne se montre jamais en image. Pourtant sa proximité avec Jani est perceptible, ce qui lui permet de réaliser un portrait, la tête haute, sans détourner le regard. Même si les toxicomanes, selon Jani, ne distinguent pas les amis des ennemis, Reindeer Spotting parle aussi de l'amitié – et du désir d'une vie meilleure, ailleurs que dans un bled du cercle polaire où l'ennui n'est interrompu que par la course de rennes annuelle. » *Flavia Giorgetta pour La Semaine de la critique de Locarno*

Reindeerspotting – Escape from Santaland / Reindeerspotting – pako Joulumaasta

(Documentaire, Finlande, 2010, 84', Couleur, VOSTF)



Ce documentaire nous plonge dans la vraie vie d'un groupe d'amis dans le Cercle Arctique, partageant leur temps entre petits délits et drogues dures. Perturbant, brutal et superbement honnête.

Prix de la Semaine de la Critique Locarno 2010
Sélection officielle Stockholm 2010, Zurich 2010

Mikko Niskanen

Mikko Niskanen est né en 1929 à Äänekoski et est décédé en 1990 à Helsinki. Il a commencé sa carrière de réalisateur en 1962 après avoir étudié la réalisation à l'École supérieure de cinéma de Moscou. Son premier long-métrage **Les fistons** (1962) lui a valu un prix Jussi. Au cours de la seule année 1963, il a réalisé deux films à succès, **Sissit**, qui lui a aussi valu un Jussi, et **Le Trésor au-delà des frontières** (1963). Dans les années suivantes, il a travaillé pour la télévision, mais est revenu à l'industrie cinématographique en 1966 avec son film **Amour libre** (1966). Le film a été un immense succès en Finlande et il a également été vendu dans plusieurs pays. Ses deux films suivants **Une jeune fille finlandaise** (1967) et **Les brebis de bitume** (1968) n'ont pas été si bien reçus. Il a fait son grand retour avec **Les huit Balles meurtrières** (1972) qui a été au départ produit pour la télévision. Ce film lui a valu deux Jussis. Dans les années 1980, il a obtenu son sixième et dernier Jussi pour son film **Course forcée** (1982). Il a enfin réalisé deux films basés sur des romans populaires **Le débrouillard** (1986) et **Souvenirs d'abattages** (1988) avant sa mort en 1990.

« Mikko Niskanen fut une légende de son vivant. Ses films dessinent une image profondément réaliste et quasi-documentaire de la Finlande. Ses grands thèmes sont la jeunesse à la dérive à cause de la guerre et de l'exode rural, les grands bouleversements des années 1960 et les petits paysans oubliés. » *Cinépage, septembre 2009*

Les Fistons / Pojat

(Fiction, Finlande, 1962, 116', NB, VOSTF)

avec **Pentti Tarkkainen, Matti Loiri, Uti Saurio, Hannu Vironmäki**



Immu, Jake, Pate et les autres ont entre dix et quinze ans. Farceurs infatigables, leur vie ressemblerait à celle de tous les enfants de leur âge si la guerre ne faisait rage. La ville d'Oulu accueille des troupes de chasseurs alpins allemands appelés à renforcer l'armée finlandaise. Espionner, troquer, dérober, bref se débrouiller dans le monde des adultes est source d'aventures pour les adolescents. Mais c'est aussi la mort et la désillusion qui les attendent. Quand la guerre s'achève, rien ne sera plus jamais comme avant.

Alekseï Outchitel

Né en 1951 à Léningrad, Alekseï Outchitel a obtenu en 1975 son diplôme de réalisateur au VGIK, l'Institut National de la Cinématographie de Moscou. En 1975, il est devenu réalisateur à la Maison de la production des films documentaires de Leningrad. Il est auteur de plusieurs courts-métrages. Son documentaire **Les différents visages de la discothèque** (1981) a reçu le Prix du Komsomol. En 1996, Alekseï Outchitel s'est vu remettre le titre officiel de la Fédération de Russie de maître des Arts, et en 2002 celui d'artiste émérite. Son dernier film **La lisière** (2010) a été primé de nombreuses fois en festival et a connu un grand succès dans le monde entier.

«... L'action se déroule peu de temps après la fin de la Seconde Guerre mondiale dans l'arrière-pays sibérien, parmi des Russes et des Allemands aux histoires personnelles ravagées, qui vivent une étrange transformation: les vainqueurs semblent entrer dans la peau des vaincus, et vice-versa. Ignat, le personnage principal, est l'incarnation de l'image plus grande que nature du victorieux guerrier soviétique qui, en fait, s'avère être en état de choc, malade et brisé, mais pas complètement détruit.

Le film correspond à de nombreux stéréotypes occidentaux sur la Russie : la taïga, des ours, le clair de lune, des femmes nues dans le banya (sauna) russe et un agent du KGB avec un flingue. Mais les courses en vieilles locomotives datant du début du 20ème siècle sont tout à fait inhabituelles. Dans le film, les trains construits au début du XXe siècle atteignent des vitesses étonnantes», dit le cinéaste avec enthousiasme.

Nos locomotives sont de grands acteurs. Elles sont comme des êtres vivants. Elles sifflent, elles soufflent de la vapeur, elles peuvent être gentilles ou se mettre tellement en colère qu'elles déraillent. Pendant que nous tournions le dernier épisode, un train énorme a déraillé, faisant tomber tous nos projecteurs. Je crois qu'il était vraiment fatigué.

Les trains rendent le film plus spectaculaire, mais le film traite de diverses choses différentes. C'est une histoire psychologique avec un certain nombre de collisions intéressantes. Dans une interview Alexei Outchitel a noté que c'est la première fois qu'il a réalisé un film pouvant intéresser un large public, à la fois les jeunes et les vieux. « Si je vois des larmes, des rires et autres émotions fortes, je serai heureux, dit-il. La lisière n'était pas seulement un village reculé de Sibérie, mais aussi la lisière des capacités et des relations humaines ». *La lisière, un nouveau film russe d'Alexei Outchitel, par Tatiana Karpekina*

La lisière / Край

(Fiction, Russie, 2010, 110', Couleur, VOSTF)

avec Vladimir Machkov, Vldas Bagdonas, Sergueï Garmach, Viatcheslav Krikounov

L'histoire se déroule peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale en Sibérie et suit la confrontation entre Russes et Allemands dont les personnalités éreintées subissent une étrange transformation : les vainqueurs deviennent vaincus et vice-versa. Les trains sont l'obsession des hommes et la vitesse, leur manie. Ils deviennent leurs machines, tandis que les trains portent des noms humains en mémoire des disparus. Les personnages organisent des courses de vitesse dans les forêts sibériennes, risquant leurs vies et celles des autres.



Meilleure réalisation Prix de l'Aigle d'or Russie, 2011
Grand prix Festival du cinéma russe à Honfleur 2010
Prix spécial du Jury Festival européen des Arcs 2010

La Promenade / Прогулка

(Fiction, Russie, 2003, 90', Couleur, VOSTF)

avec Irina Pegova, Pavel Barchak, Evgueni Tsyganov, Evgueni Grichkovets

Une histoire romantique contemporaine qui se déroule à un rythme effréné au coeur de Saint-Petersbourg. Un jeune homme croise dans la rue une belle fille qui, en réalité, n'est pas aussi simple qu'il le pense au début. Elle lui préfère son meilleur ami, avant de rejoindre son protecteur dont, l'espace de quelques heures, elle avait espéré pouvoir se libérer...



Meilleur rôle féminin Irina PEGOVA, Prix de l'Aigle d'or, Russie, 2004

Grand prix Festival de cinéma russe 'Une fenêtre sur l'Europe', Russie, 2003

Prix de la Fédération des ciné-clubs de Russie, 2003

Prix spécial du jury et prix de la FIPRESCI au Festival du cinéma est-européen de Kottbus, 2003

Zsigmond Gábor Papp

Zsigmond Gábor Papp est né en 1966 à Budapest. Après avoir étudié les sciences politiques à l'Université ELTE et à l'Université de Bologne, il rentra à l'Université d'art dramatique et cinématographique de Budapest. Depuis 1992 il travaille à la Télévision nationale hongroise et est également traducteur professionnel en langue anglaise. Il a réalisé une vingtaine de films documentaires et de long-métrages, tels que **La Légende** (1994), **Un dîner avec Péter Esterházy** (1999), **La vie d'un espion** (2004) et **East-West Gateway** (2010)

La vie d'un espion / Az ügynök élete

(Documentaire, Hongrie, 2004, 82', NB, VOSTEN)

Entre 1958 et 1988, plusieurs centaines de films de propagande, instructifs, des courts et des longs-métrages ont été faits au studio de film du Ministère hongrois de l'intérieur. Suivant une thématique

très large, le but de ces films était d'apprendre aux policiers hongrois à protéger l'ordre public. Parmi les thèmes figurent la perquisition domiciliaire secrète, l'observation opératrice de la personne ciblée, l'installation d'appareils d'écoute clandestine, le recrutement des agents. Le langage primitif de la narration de ces films d'instruction, compréhensible pour tous, était en quelque sorte en contraste avec la cause élevée qu'ils étaient destinés à servir.



Živojin Žika Pavlović

Né en 1933 à Šabac et mort à Belgrade en 1998, Pavlović est reconnu comme un des leaders de la Vague Noire. Živojin – dit Žika – Pavlović réalise son premier long métrage, **L'ennemi** (Neprijatelj, inspiré de Dostoïevski) en 1965, après avoir tourné plusieurs films en amateur dans le cadre du Ciné-club de Belgrade (le cinéma amateur connaît un essor particulier dans la Yougoslavie des années 1950 et 1960, et sera le terreau principal des cinéastes de la Vague Noire). Deux ans plus tard, il remporte le prix de la meilleure mise en scène au festival de Berlin pour **Le réveil des rats** (Budjenje pacova) et, l'été de la même année, le Grand Prix du festival de cinéma yougoslave de Pula pour **Quand je serai mort et livide**. C'est alors que le maréchal Tito et ses bureaucrates s'aperçoivent qu'un mouvement critique de plus en plus fort est en train d'exploser au cœur du septième art : les difficultés vont commencer pour les cinéastes « noirs ». **Embuscade** (Zaseda), œuvre semi-autobiographique, Lion d'Or à Venise, ne sera pas projeté en Yougoslavie. Pavlović est expulsé de l'Académie de cinéma, théâtre et télévision, où il enseigne. Ne trouvant plus d'argent en Serbie, Pavlović réalisa plusieurs films en Slovénie dont

Les Épis Rouges (Crveno klasje, 1971) et **Le Vol de l'oiseau mort** (Let mrtve ptice, 1973). Son retour cinématographique en Serbie n'aura lieu qu'après la mort du maréchal, en 1983 avec l'adaptation de son propre roman **L'Odeur du corps** (Zadah tela). Auteur du prophétique **Au revoir, à la prochaine guerre** (Dovidjenja u sledecem ratu, 1980), Živojin Pavlović tourna en 1992, dans les ruines de la ville croate de Vukovar récemment bombardée, les extérieurs de **Déserteur** (Dezertjer). Il est aussi l'auteur d'une quinzaine de textes dont deux recueils de textes sur le cinéma (Le Film sur les bancs de l'école et Le Film du diable), plusieurs romans (Les Poupées, Journal d'un inconnu...), un essai (Du dégoût) et des recueils de nouvelles (Le Cimetière tzigane, Le Vent dans l'herbe sèche).

« Pavlović était l'auteur complet de **L'Emboscade** et de son film suivant, **Les Epis rouges**, qui faisait revivre la période de l'échec de la collectivisation juste après la guerre où le metteur en scène, utilisant pour la première fois la couleur, obtint des effets poétiques nouveaux. En 1974, il tourna en Slovénie **Le Vol de l'oiseau mort**, histoire d'un village dont les valeurs patriarcales s'effritaient sous le poids d'une morale plus contemporaine. » *Mira et Antonin Liehm dans Les cinémas de l'Est de 1945 à nos jours, Editions du Cerf, 1989*

Aleksandar Saša Petrović

Né en 1929 à Paris. Décédé en 1994 à Paris.

Il étudia l'histoire de l'art à l'université de Belgrade et s'initia au cinéma à l'institut de Prague en 1947-1948. De retour à Belgrade il commença sa carrière de cinéaste. Entre 1950 et 1960 il tourna plusieurs courts métrages et publia une série d'articles théoriques sur le cinéma. Son premier long métrage de fiction **Deux** (Dvoje) date de 1961 puis viennent **Les jours** (Dani) en 1963. **Trois** (Tri) en 1965 et **J'ai même rencontré des tziganes heureux** en 1967 remportent tout deux le grand prix de festival de Pula et le premier prix de la réalisation. Proposés l'un et l'autre pour un Oscar, ils valent à leur auteur une réputation mondiale, surtout le dernier cité qui obtint aussi le prix spécial du jury au festival de Cannes. L'année suivante, en 1968, il tourne **Il pleut sur mon village** (Bice skoro propast sveta) puis, en 1972, **Le Maître et Marguerite** (Majstor i Margarita), d'après le roman de Mikhaïl Boulgakov, qui remporte également le grand Prix de festival de Pula ainsi que le premier Prix de la réalisation, le Lion d'Argent au Festival de Venise, le Prix de la Biennale de Vienne et le Grand Prix cinéma 73-74 de la revue « Elle ». En 1977, **Portrait de groupe avec dame** (Gruppen-bild mit damen) s'inspire du roman de Heinrich Böll. Rompant avec les formules stéréotypées du cinéma yougoslave des années cinquante, Petrovic apporte un style personnel et moderniste où se mêlent les conflits psychologiques, la poésie, l'érotisme et l'absurde.

Il réalise **Migrations**, d'après le roman de Milos Tsernianski. oeuvre resté inachevée.

« Petrovic a réalisé une fresque lyrique et baroque d'une force stupéfiante. Une sorte de torrent romanesque apocalyptique emporte les personnages dans le fracas des batailles et des atrocités, dans la mélancolie des espoirs massacrés et des amours désespérés. Il fallait l'immense talent du réalisateur de **J'ai même rencontré des Tziganes heureux**, du **Maître et Marguerite** et de **Portrait de groupe avec dame** pour mener à bien cette entreprise magnifiquement folle et audacieuse. C'est un grand film cosmique plein de bruit et de fureur. » *Jacques Doniol-Valcroze*

« Figure de proue de la nouvelle vague yougoslave avec **Trois** (1965), récompensé à Cannes et fêté dans le monde entier pour **J'ai même rencontré des Tziganes heureux**, primé à Venise avec **Maître et Marguerite**, Alexandre Petrovic est la principale figure du cinéma yougoslave.... » *Le Monde - Jean-Michel Frodon*

« Vol au-dessus du marais (Let nad močvarom, 1957) est un des films poético-documentaires les plus originaux de la décennie. » *Ranko Munitić dans Cinéma Yougoslave, Centre Georges Pompidou*

Chemins / Putevi

(Documentaire, Yougoslavie, 1959, 18', Couleur, VOSTF)



Un court-métrage sur la vie et l'oeuvre du peintre serbe Sava Sumanovic qui a vécu à Paris entre les deux guerres. Après son séjour à Montparnasse, il vivait retranché dans sa solitude au coeur de la plaine pannonienne et a créé une oeuvre d'une valeur artistique inestimable. Il a été exécuté en 1942 et est resté méconnu en Europe.

Amanda Pope

En plus de vingt ans de carrière Amanda Pope a mis en scène, produit, écrit des scénarios et monté des émissions documentaires, du théâtre et des reportages sur des problèmes sociaux, qui ont remporté de nombreux prix. Elle a centré son travail sur la dynamique créative en matière de beaux-arts, de 'happenings' publics dans les rues, de design urbain, de théâtre et de danse. Sa série de documentaires consacrés à Jackson Pollock (Jackson Pollock Portrait, Stages: Houseman Directs Lear, and Cities for People), a été récompensée. Elle a réalisé **Le Désert de l'art interdit** aux côtés de Tchavdar Georgiev. Elle est professeur associée à l'université de Californie du sud (USC) dans le département des Arts Cinématographiques.

Erik Poppe

Erik Poppe est né en 1960 à Oslo et a grandi en Norvège et au Portugal. Il a fait ses débuts en tant que réalisateur de longs-métrages avec **Schpaaa**, lequel a remporté un grand succès auprès du public en 1998. Il fut chef opérateur sur le film **Eggs** de Bent Hamer qui a reçu un prix au festival international de Moscou pour la photo de ce film en 1995. Il a également réalisé de nombreux films publicitaires et clips vidéos. Il a d'ailleurs été élu Réalisateur de l'année au Festival nordique de la publicité à Helsingborg en 1994 et remporté les principaux prix nationaux pour la publicité au Danemark, en République Tchèque et en Norvège. **En eaux troubles** (2008) est son troisième long-métrage après **Hawaii, Oslo** (2004). Erik Poppe a créé sa propre société de production de films PARADOX PRODUKSJON AS en 1998.

« Il est rare qu'un film soit si bien fait, conçu et réalisé avec autant de perfection qu'il vous emplit de joie dès que vous le découvrez. C'est le cas avec cet incroyable film du réalisateur Erik Poppe. » *Michael Moore*

En eaux troubles / De Usynlige

(Fiction, Norvège, 2008, 115', Couleur, VOSTF)

avec Pål Sverre Valheim Hagen, Trine Dyrholm, Ellen Dorrit Petersen



Après une longue peine d'emprisonnement pour un crime qu'il nie avoir commis, Jan Thomas, organiste virtuose, joue dans une église d'Oslo qui lui offre une seconde chance. Il gagne rapidement le respect de ses supérieurs et le cœur de la pasteure Anna à qui il ne dévoile rien de son histoire. Mais son passé le rattrape lorsqu'Agnès, venue visiter l'église avec ses élèves, reconnaît en lui le jeune homme accusé du meurtre de son fils.

Aleksandr Rogojkine

Alexandre Rogojkine est né à Léningrad (Saint-Petersbourg) le 3 octobre 1950. Diplômé de la faculté d'histoire de l'Université d'Etat de Léningrad dans la spécialité « histoire de l'art », il commença sa carrière en tant que décorateur à la télévision puis aux studios Lenfilm. En 1982 il fut diplômé de l'Institut national de cinéma (VGIK) dans la chaire de Guérassimov et devint réalisateur et scénariste. Trois de ses films **La garde** (1989), **Particularités de la chasse nationale** (1995) et **Le coucou** (2002) remportèrent de nombreux prix en festival et reçurent un bon accueil auprès du public international.

« Dans une grande ville sibérienne, à la fin de la guerre civile, un responsable de la Tchéka, police du régime bolchévique, accomplit son « travail » de bourreau. Pour servir la Révolution, il participe à l'atroce procédure quotidienne des interrogatoires, des procès sommaires, de l'extermination anonyme. Cette œuvre se voulant de fiction est à tous égards exceptionnelle. Écrite en 1923 par un des jeunes espoirs de la littérature soviétique dans un style d'une densité et d'une violence inouïe, elle fait revivre la Terreur rouge avec une puissance d'évocation jamais lue. On songe à Kafka avec sa terrible machine à condamner et à punir, à Andreï Platonov pour son Tchévengour. Jugé trop « naturaliste » par la rédaction de la revue « Les Feux sibériens » à laquelle il était destiné, **le Tchékiste** fut rejeté à l'époque pour des raisons idéologiques. Jamais édité, il paraît enfin aujourd'hui, dans toute sa terrible vérité. Un film remarquable en a été tiré au début des années 90. » *Thierry Cecille pour Le Matricule des Anges*

Le Tchékiste / Чекист

(Fiction, Russie / France, 1992, 91', Couleur, VOSTF)

avec Vassili Domratchev, Sergued' Issavine, Aleksed' Polouian, Igor Sergueev, Mikhad' Wasserbaum



Portrait psychologique d'un bourreau révolutionnaire qui accomplissait sa tâche chaque jour avec application. Le tchékiste purifiait à sa manière la ville des contre-révolutionnaires. Il connaissait

beaucoup d'entre eux, buvait le thé, discutait de la vie et de la mort. Mais soudain, il s'est mis avec effroi à penser à ses victimes et à lui-même.

■ Sélection officielle Un certain regard, Cannes 1992.

Jacques Rozier

Jacques Rozier est né en 1926 à Paris. Il débuta sa carrière au cinéma dans les années 1950 comme assistant réalisateur auprès de Jean Renoir et en réalisant plusieurs courts-métrages. En 1960, il réalisa son premier long-métrage, **Adieu Philippine**. Ce premier film, qui décrit avec habileté et finesse la jeunesse de l'époque, est remarqué par la critique mais ne parvient pas à s'imposer auprès du public. Rozier est un cinéaste qui tourna extrêmement peu. Son film suivant, **Du côté d'Orouët**, sorti neuf ans plus tard, en 1969, et passa inaperçu auprès du public. En 1974, il fit appel à Pierre Richard pour interpréter **Les Naufragés de l'île de la Tortue** dans lequel il employa un style de mise en scène beaucoup plus rigoureux que dans ses premiers films. Le chemin des productions de Jacques Rozier, rétif aux contraintes de l'industrie du cinéma, fut parsemé d'imprévus, de complications et de contretemps. En 2001, le réalisateur a présenté à la Mostra de Venise, **Fifi Martingale**, une comédie qui se déroule dans un théâtre, mais le film n'a pas été distribué et Jacques Rozier souhaitait remanier le montage.

« Pour lui, le temps n'a pas d'importance, dans la vie comme dans les films. Plus que prendre son temps, il lui donne toute sa valeur. Avec cette méthode, si c'en est une, vous n'avez pas le temps de faire votre cinéma, avec vos petits tics d'acteur, puisque vous ne savez ce qui va se passer. En plus, Jacques finissait toujours les magasins de pellicule et, à la fin de chaque prise, n'entendant pas « couper », on devait meubler les silences, gérer la gêne du moment. Rozier se sert de tout ça. Ce n'est pas la ligne qui l'intéresse, c'est ce qu'il y a entre les lignes, les creux. Tout ce qui nous échappe, qu'on ne contrôle pas. Faire ressentir à quelqu'un quelque chose qu'il n'a pas l'habitude de ressentir, le voir s'en étonner ou ne pas s'en apercevoir. Il aime les points de suspension. C'est peut-être pour ça qu'il tourne avec des amateurs, parce qu'il a peur que les acteurs confirmés lui donnent la musique qu'ils savent jouer. Les acteurs, il les prend pour ce qu'ils savent faire, mais surtout pour en donner une lecture. » *Pierre Richard, Cahiers du cinéma, juillet-août 2004, n°592*

Adieu Philippine

(Fiction, France, 1962, 106', NB)



avec Jean-Claude Aimini, Yveline Cery, Stefania Sabatini

Paris, été 1960. Michel doit bientôt partir en Algérie pour le service militaire. En attendant, il est machiniste à la télévision et séduit Liliane et Juliette, deux amies inséparables comme des amandes « philippines ». Michel songe à ses derniers jours de liberté, quitte son travail et part en vacances sur les routes de Corse où les deux filles décident de le rejoindre.

Marko Skop

Marko Skop est né en 1974 à Presov en Slovaquie. Il a fait ses études de journalisme et de création documentaire à l'Académie des arts scéniques de Bratislava. Actuellement, il travaille comme maître-assistant à la chaire de journalisme et il est membre du comité de l'association LITA (protection des droits d'auteur) pour la réalisation télévisée. Il a également réalisé plusieurs films documentaires pour des télévisions slovaques et tchèques ainsi que pour la chaîne italienne RAI, parmi lesquels *Regard sur le folklore* et *La fête du palmier solitaire*. Il recut en 2006 le Prix du public au festival international de Karlovy Vary pour son film **Other Worlds** et la mention spéciale du Meilleur documentaire. Son dernier film **Osadné** a obtenu le prix du Meilleur documentaire de plus de 30 minutes, également au festival de Karlovy Vary.

Osadné

(Documentaire, Slovaquie, 2009, 65', Couleur, VOSTF)

Ce film évoque un petit village, Osadné, qui se trouve à la frontière Est de la Slovaquie. Ce village fait face à un grand problème : son nombre d'habitants diminue progressivement et dans quelques années il devra probablement disparaître. Les héros qui nous sont présentés dans ce film sont les deux hommes les plus importants du village: le maire, en poste depuis 36 ans et le prêtre. Pour sauver leur village, ils se rendent à Bruxelles où ils présentent leurs projets. Deux réalités, celle d'un petit village « au coin de l'Europe » et celle des hautes sphères de l'Union européenne sont ainsi confrontées.

■ Meilleur documentaire de plus de 30 minutes, Karlovy Vary 2010.



Arne Skouen

Arne Skouen, né le 18 octobre 1913 à Oslo, est considéré comme le premier véritable auteur du cinéma norvégien, car il écrit les scénarios de seize des dix-sept films qu'il réalisa. Fidèle à la tradition de Victor Sjöström et Mauritz Stiller, il considérait la nature comme un facteur fondamental et décisif de la destinée humaine. En 1949, en collaboration avec Ulf Greber, il tourna son premier film, **Les Voyous**, adapté de son roman *Gategutter*. En 1955, **La Flamme** remporta un vif succès à Cannes dans le cadre de la compétition. Skouen s'est intéressé à plusieurs reprises aux années de guerre dans **Atterissage forcé** (1952), **Neuf vies** (sélectionné pour les Oscars en 1957) et **Encerclé**. En 1969 il confirma sa place parmi les réalisateurs norvégiens les plus éminents avec son dernier film, **An Magritt** avec Liv Ullmann, alors jeune actrice déjà remarquée dans les oeuvres de Bergman.

« Chacun des films d'Arne Skouen se transforme en une scène, en une seule image, dans un film immense, ce que j'appellerais le grand film norvégien. Le conflit archétypal entre individu et société est un thème qui imprègne tous ses films, qui conflit qui ne se résout jamais... tous les personnages de Skouen dépendent d'une communauté. Mais quelle sorte de communauté désirent-ils ? Serait-il possible qu'une sorte de communauté en exclue une autre ? Est-il vrai aussi qu'il y aura toujours quelqu'un d'oublié ? Même dans le premier film de Skouen, c'est à ce conflit qu'il nous confronte. Karsten, le gamin des rues est un garçon plein de qualités, mais il découvre qu'il est difficile de trouver sa place dans la société. On peut dire la même chose de son dernier film. An Magritt doit affronter son identité, doit choisir entre l'amour et le village, et elle choisit le village. Kartsen et An Magritt, comme de nombreux personnages de Skouen, sont tous deux des âmes solitaires, des marginaux qui aspirent à rentrer dans le moule. » *René Bjerke*

An-Magritt

(Fiction, Norvège, 1969, 101', Couleur, VOSTF)

avec Liv Ullmann, Wolf von Gersum, Per Oscarsson, Claes Gill, Georg Løkkeberg



Norvège au 17e siècle, une société archaïque aux valeurs très masculines. Née d'un viol et élevée par son grand-père suite au suicide de sa mère, An-Magritt se bat pour survivre et trouver sa place jusqu'au jour où un étranger arrive dans cette communauté de combat et de misère, et apporte avec lui l'amour dans la vie d'An-Magritt.

Radim Špaček

Radim Spacek est né en 1973 à Ostrava en République Tchèque. Il étudia la comédie au Conservatoire de Prague puis entra à la FAMU. En 1996, il partit à Sarajevo tourner son premier film documentaire **Young Men Discovering the World** qui fit partie de la sélection officielle du festival de Karlovy Vary et fut primé dans plusieurs festivals. Son second film **Rapid Eye Movement** lui permit d'obtenir son diplôme. Il se lança ensuite dans l'écriture du scénario de **Good intention** et réalisa deux documentaires, **War Odyssey** et **Sleepless Nights**. En 2011, **Pouta** son dernier long-métrage de fiction fut nommé Meilleur film de l'année 2010 lors de la première édition des Prix de la critique.

« Que signifie le titre du film ?

Le titre tchèque est Pouta, ce qui signifie menottes. C'est aussi un jeu de mots parce que cela renvoie aux relations, aux liens, aux attaches. Cependant, comme il y a déjà des milliers de titres étrangers qui contiennent cette idée, à l'international nous avons choisi **Walking Too Fast**. C'est un ami d'Ondřej qui en a eu l'idée, cela décrit la manière dont Antonín [le personnage principal] voit sa vie.

L'obsession d'Antonín pour Klara finit par le rendre presque fou. Pourquoi est-il aussi déséquilibré ?

C'est juste un type malheureux et plein de tensions qui n'a pas d'autre moyen d'exprimer sa colère et de déjouer son énergie. Les circonstances dans lesquelles il vit, serré dans son petit appartement avec sa femme, et la période communiste ont légèrement déformé son caractère et c'est ainsi qu'il est devenu comme il est. Parce qu'il ne peut pas avoir ce qu'il veut.

Walking Too Fast ne contient pas de message politique, mais ne dénonce-t-il pas malgré tout le système communiste ?

Je crois qu'il serait possible de raconter la même histoire dans un contexte contemporain, mais celui de l'époque que nous avons choisi a vraiment avantagé les gens comme Antonín. L'époque lui permet de manipuler son entourage et de faire ce que bon lui semble. Aujourd'hui, ce serait possible, mais peut-être un peu moins facile.

Pourquoi le film laisse-t-il le public dans l'ombre quant à la date et au lieu précis de l'action ?

Le scénario annonçait qu'il s'agit de la Tchécoslovaquie en 1982, mais après je me suis dit que ce serait mieux de ne pas l'indiquer dans le film parce que le public perçoit bien où et quand l'histoire se passe. » *Interview avec Radim Špaček pour Cineuropa*

Pouta / Walking too fast

(Fiction, Tchéquie / Slovaquie, 2010, 146', Couleur, VOSTF)

avec Ondřej Malý, Martin Finger, Kristína Farkašová, Luboš Veselý, Lukáš Latinák

Tchécoslovaquie, 1982. Antonín, agent irréprochable de la police secrète, est saisi d'une angoisse profonde. Il rattache son désir d'évasion à Klára, une jeune fille libre penseuse et cela devient une obsession. C'est une rébellion, une rébellion purement personnelle et complètement violente.



Andrey Stempkovsky

Né le 24 décembre 1975 à Vilnius, Andrey Stempkovsky a étudié à Moscou à l'Académie des Finances du Gouvernement de la Fédération Russe, dont il fut diplômé en 1999. Il a ensuite travaillé comme journaliste et photographe pour plusieurs publications moscovites. En 2005, il s'est inscrit au Cours Supérieur du scénario et de la réalisation. En 2007, il remporta avec le court-métrage **Liza** le premier prix de la compétition des films sur la protection des droits de l'homme organisée par l'Institut Goethe. **Liza** fut également projeté en séance spéciale à la Berlinale 2008. **Contre-mouvement** est son premier long-métrage.

« Je voulais réaliser un film sur une conscience en état de choc et sur l'indifférence du destin, qui frappe toujours aveuglément. Un film qui porte aussi sur l'absurdité des guerres modernes et l'aridité du monde qui attend les vaincus, un film où l'on tente de retarder l'inévitable et de lutter contre une force irréversible. Au cours des discussions préparatoires que nous avons eu avec le chef opérateur, nous revenions sans cesse sur une forme « glacée » pour transcrire au mieux des la condition des personnages. J'insistais aussi sur le refus d'utiliser ces techniques vues et revues qui influencent le spectateur. Ainsi nous n'avons pas filmé d'action spectaculaire – en fait, toute l'action se déroule principalement hors champ. Nous avons aussi utilisé peu de gros plans, ce puissant médium émotionnel. Le choix des comédiens était très important, et ce fut un travail très difficile pour eux : les temps morts interminables, les états émotionnels successifs de leurs personnages et l'absence d'accessoires sur lesquels les acteurs se reposent d'habitude. Cela demandait un talent incroyable. » *Andrei Stempkovski à propos de son film **Contre-Mouvement***

Contre-mouvement / Обратное движение

(Fiction, Russie, 2010, 93', Couleur, VOSTF)

avec Vladislav Abashin, Olga Demidova, Nikita Emshanov, Aleksandr Plaksin, Darya Gracheva



Une mère apprend que son fils unique, en service dans une zone de combat, a été déclaré disparu en mission et qu'il a vraisemblablement été tué. Rien pourtant ne brise la bonne marche de la vie quotidienne. La mère secourt ensuite un jeune sans-abri, travailleur immigrant, blessé à la main, sans réaliser qu'elle décide ainsi du destin de son fils.

Grand prix Festival Premiers Plans d'Angers, France, 2011

Meilleur premier film Festival des Films du Monde : FFM, Canada, 2010

István Szabó

István Szabó est né en 1938 à Budapest, en Hongrie. Il entra en 1956 à l'Ecole Supérieure de Théâtre et de Cinéma de Budapest. Dès ses débuts, il obtient des prix: un de la critique hongroise en 1961 pour son court-métrage de fin d'étude **Koncert** et un autre à Cannes pour **Toi**. C'est le début d'une longue série de récompenses, son premier long-métrage **L'Age des illusions** étant couronné à Locarno en 1964. **Confiance** obtient l'Ours d'argent à Berlin en 1979 et est nommé aux Oscars. Mais c'est **Mephisto** qui remporte en 1981 l'Oscar du Meilleur film étranger, tandis que **Colonel Redl** reçoit le Prix du jury à Cannes en 1985. Malgré cette reconnaissance internationale et la dureté du régime socialiste sévissant en Hongrie, Istvan Szabo ne s'éloigne pas de son pays natal et ne réalise son premier film en langue anglaise qu'en 1990, **La Tentation de Venus**. Devenu spécialiste des drames historiques à gros budget, il réalise aussi des histoires plus intimistes et contemporaines comme **Chère Emma** (1991). L'oeuvre de ce cinéaste se caractérise par une lumière soignée, fruit de sa longue collaboration avec le chef opérateur Lajos Koltai (**Taking sides, le cas Furtwängler**, 2001) et des thèmes récurrents comme la place de l'artiste dans la société, la liberté politique et la mise à mal des idéaux face au carriérisme. Istvan Szabo est le réalisateur majeur de l'histoire du cinéma hongrois.

Père / Apa

(Fiction, Hongrie, 1966, 98', Couleur, VOSTF)

avec **András Bálint, Miklós Gábor, Dániel Erdély**



Père, ou le journal d'une foi, sous-titre du film, est l'évocation idéalisée par un garçonnet de son père qu'il n'a pas connu. Le père de Paco, en effet, est mort en 1945. Son image, embellie par le rêve et le chagrin d'une perte irrémédiable, accompagne l'orphelin nuit et jour. Auprès de ses camarades, il invente des exploits glorieux dont son père, partisan, aurait été le héros.

■ Grand Prix du festival de Moscou en 1967.

Andreï Tarkovski

Andreï Tarkovski est né le 4 avril 1932 à Zavroje, URSS et est décédé à Paris en 1986. Après des études de musique, de peinture et d'Arabe, Tarkovski travaille comme géologue en Sibérie de 1952 à 1956 avant d'entrer à l'Institut national de la cinématographie (VGIK) de Moscou où il fut l'élève de Mikhaïl Romm. En 1962, **L'Enfance d'Ivan** a partagé avec *Journal intime*, de Valerio Zurlini, le Lion d'or du festival de Venise. En 1969 **Andreï Roublev** reçoit le prix de la critique internationale à Cannes, et le film fit connaître son auteur dans le monde entier. En 1972, Cannes attribua à **Solaris** le Prix spécial du jury. En 1982 Tarkovski part en Italie pour préparer avec le scénariste Tonino Guerra **Nostalghia**, une coproduction italo-française avec participation soviétique. Le film, poème sur l'exil et la nostalgie, à travers le voyage en Italie d'un écrivain russe, reçut à Cannes en 1983 le Grand Prix du cinéma de création, partagé avec *L'Argent de Robert Bresson*. Pour le cinéaste, l'exil commençait également : il resta en Italie avec son épouse et collaboratrice Larissa et il se battit pour que puisse le rejoindre le reste de sa famille, ce qui se produira début 1986. Son dernier film, **Le Sacrifice**, reçut le Grand Prix spécial au festival de Cannes.

« Quand je découvris les premiers films d'Andreï Tarkovski, ce fut pour moi un miracle. Je me trouvais, soudain, devant la porte dont jusqu'alors la clé me manquait. Une chambre où j'avais toujours voulu pénétrer et où lui-même se sentait parfaitement à l'aise. Je me vis encouragé et stimulé : quelqu'un venait d'exprimer ce que j'avais toujours voulu dire sans savoir comment. Si Tarkovski est pour moi le plus grand, c'est parce qu'il apporte au cinématographe, dans sa spécificité, un nouveau langage qui lui permet de saisir la vie comme apparence, comme songe. » *Ingmar Bergman, Laterna magica, 1987, Éd. Gallimard pour la traduction française*

« Filmer comme un acte de foi, telle fut l'ambition de Tarkovski. « Celui qui trahit une seule fois ses principes perd la pureté de sa relation avec la vie. Tricher avec soi-même, c'est renoncer à tout, à son film, à sa vie » écrit-il sans détour. Cette intransigeance résume l'éthique et l'esthétique de ce cinéaste qui ne concevait le tournage d'un film qu'en terme de dignité, ce qui a pu, parfois, l'entraîner jusqu'au délire paranoïaque. Tarkovski a passé sa vie à lutter contre le monde, son monde – qu'il épurait sans cesse –, celui des autres – qu'il vomissait. « Être digne de diriger un tournage », lance-t-il à la face de tous les professionnels qui n'ont à la bouche que des termes de « capacité ». C'est sans doute pour cette raison que Tarkovski a fasciné. Étranger au milieu du cinéma, seul son respect absolu pour ses propres obsessions a réussi, de film en film, à imposer un univers d'étrangetés. Le cinéaste russe a instillé la notion de « risquer » au coeur de sa création. Il s'agit pour lui de placer dans la réalisation d'un film une responsabilité quasi pénale. Chacun devrait y jouer sa vie et Tarkovski ne supporte ni la médiocrité, ni l'indifférence. Son intransigeance tourne souvent à la certitude. Il a gardé le regard tranchant, ce regard qu'il a posé aussi bien sur le cinéma que sur l'art en général. Son jugement est sévère. Il ne sauve que quelques cinéastes, ses frères de souffrance. Mais à coup sûr, on doit pouvoir l'intégrer lui-même parmi les élus. » *Antoine de Baecque, avant-propos d'Andreï Tarkovski, Ed. Cahiers du cinéma, 1989, réédition 2002*

Stalker

(Fiction, USSR, 1979, 163', NB, VOSTF)



avec Alexander Kaidanovsky, Anatoli Solonitsyne, Nikolai Grinko

Un passeur (Stalker) accompagne un écrivain et un physicien dans un vaste no man's land jadis touché par une bombe atomique, une météorite ou la venue d'extraterrestres... Ce territoire contient « la chambre des désirs » qui exauce en secret les vœux de ceux qui s'y rendent.

Štefan Uher

Štefan Uher est né le 4 juin 1930 à Prievidza en Slovaquie et est décédé en 1993 à Bratislava. Il est l'un des fondateurs de la Nouvelle Vague Tchécoslovaque. Diplômé de la FAMU de Prague (célèbre université de cinéma), il se fit d'abord connaître en tant qu'auteur de films documentaires. Son premier film de fiction **Nous autres de la seconde A** (1961) n'a pas connu beaucoup de succès. Son talent fut confirmé par **Le Soleil dans le filet** en 1962. Štefan Uher a été l'un des premiers cinéastes de la "Nouvelle vague" tchécoslovaque à avoir utilisé les moyens du « cinéma-vérité » en évitant l'écueil de la lourdeur du réel, et en faisant vibrer la corde sensible par les monologues intérieurs du héros. Il n'a pas hésité à mélanger les éléments du réel avec l'irréel, les valeurs intemporelles et celles d'actualité. Le Soulèvement national slovaque a inspiré plusieurs de ses films suivant, réalisés dans les années 70 (**Si j'avais un fusil, La Vallée, Une grande nuit et un grand jour**). Bien qu'il soit l'un des plus grands cinéastes slovaques, ces films témoignent des compromissions obligées avec la censure. Les années quatre-vingt ont représenté un certain renouveau. Pour Uher ce fut un « deuxième souffle » grâce auquel il réalisa **La fauchaison de la prairie des vautours** qui met en scène les conflits de génération chez les paysans, ainsi qu'**Elle faisait paître des chevaux sur le béton**, autre tableau de la campagne slovaque avec des éléments tragicomiques.

« Le nom de Štefan Uher restera profondément lié aux années soixante. Au travers de ce cinéaste, le film slovaque a pu se débarrasser de la fêrue pragoise, a trouvé une identité et une place de premier plan. Uher, comme d'autres de ses contemporains - Stanislav Barabás, Martin Holly, Peter Solan ou de plus jeunes - Juraj Jakubisko - ont su tirer la cinématographie slovaque de la gangue stalinienne. Ils ont su dépasser les limites provinciales et faire du cinéma slovaque un cinéma à part entière. » *Eva Hepnerová-Zaoraleva*

« Depuis le titre, presque tout, dans **le Soleil dans le filet**, est symbolique. Et c'est également un symbole que les tenants de la pensée nouvelle, dans ce film, soient des jeunes de dix-sept ans, c'est-à-dire la première génération venue au monde après la révolution. C'est la pureté de la révolution, la pureté de l'idéal moral qui est en cause. Écouter la voix des jeunes de dix-sept ans, c'est écouter la voix de l'avenir. Il faut reconnaître que **le Soleil dans le filet** n'est pas toujours d'une « lecture » aisée. L'action extérieure est remplacée par une action intérieure et le film est surchargé de métaphores. Mais en même temps, il ne peut nous échapper que c'est cette langue métaphorique qui donne au film sa puissance poétique. « La forme nouvelle, c'est l'aptitude à parler à l'unisson de l'époque », a dit Uher au cours d'un entretien. Ces mots cachent une véritable admiration pour ces subtiles possibilités d'expression qu'a découvert le cinéma moderne. L'introspection devient pour Uher un moyen d'analyse intellectuelle et sentimentale, l'image de la cinétique mentale de l'évolution du héros. » *Cinéastes et cinéma en Tchécoslovaquie, par Jan Žalman, Editions Orbis-Prague 1968*

Le soleil dans le filet / Slnko v sieti

(Fiction, Tchécoslovaquie, 1963, 90', NB, VOSTF)

avec Marian Bielik, Jan Belakova



Fajolo est étudiant à Bratislava. Il ne pense qu'à son transistor et à la photo. Avec sa petite amie Bela, il adore bronzer, sur le toit de sa maison. Bela vit dans une ambiance familiale détestable, entre une mère aveugle et un père qui est une véritable épave. Fajolo ne comprend pas ses problèmes et ne lui est d'aucune aide. Un jour, en colère, elle casse son transistor. Fajolo, furieux, cesse alors de la voir. Mais il s'aperçoit très vite qu'il tient à elle...

Krzysztof Zanussi

Né en 1939 à Varsovie en Pologne, Krzysztof Zanussi effectue dans un premier temps des études de physique à Varsovie, puis de philosophie à Cracovie. Il étudie ensuite le cinéma à l'Ecole de Lodz auprès du cinéaste Andrzej Munk. Après avoir réalisé plusieurs courts-métrages (dont certains sont primés dans différents festivals, notamment **Le chemin du ciel** qui obtient le Grand Prix du Festival des films amateurs en 1958) dès la fin des années 1950, Krzysztof Zanussi met en scène son premier long-métrage, **La structure du cristal** en 1969. Le film est salué par la critique internationale et remporte des prix dans de nombreux festivals (Pologne, Argentine, Espagne et Panama). Le lien entre le titre de ce film et les études de physique qu'il a effectuées se retrouve dans ses oeuvres suivantes : **Illumination** (1973), **La constante** (1980). La plupart des personnages principaux de ses films sont des scientifiques. La mise en équation des différents événements qui surviennent

au cours de l'existence est une des obsessions de Krzysztof Zanussi. Mais son thème favori reste le rapport entre la vie et la mort, cette certitude qu'a l'individu de sa destinée. La réflexion est imposée au spectateur dans chacun de ses films. Krzysztof Zanussi est considéré comme l'un des cinéastes les plus brillants de « la troisième génération ». Ce groupe est composé de cinéastes qui, contrairement à Andrzej Wajda ou Andrzej Munk, n'ont pas vécu la tragédie polonaise de la Seconde Guerre mondiale. Son cinéma est imprégné de la période de transition où il a grandi, entre les fantômes du stalinisme et les prémices du libéralisme économique. Krzysztof Zanussi donne des cours à l'École de cinéma de Lodz dont il a jadis été l'élève. En 1973, il est nommé vice-président de l'Association des Cinéastes polonais. À partir de 1980, il est directeur artistique puis directeur des Studio Filmowe TOR. Dans les années 1971-1983, il fut vice-président de l'Association des Cinéastes Polonais, puis à partir de 1987 membre du Comité de Cinématographie. Il est l'auteur de nombreux ouvrages (sur la théorie du cinéma, des scénarios de films, des mémoires). Il est membre de l'Association des Écrivains Polonais. Depuis 2002, il est vice-président du Conseil de la Fondation du Centre de la Création Nationale. Il est professeur à l'Université de Silésie, au collège Civitas et à l'université de Varsovie.

« Le bien-être matériel est-il une valeur absolue ?

La valeur la plus répandue dans la nature est celle de la survie. Survivre n'est pas une chose que l'on peut prendre pour acquise, la nature vit très bien sans nous. Au-delà, le développement des personnes est une chose essentielle. Les gens ne sont pas égaux : il y a des gens de grande âme et des gens de petite âme. Et je souhaite que la majorité développe une grande âme, que chacun puisse développer son potentiel. C'est là une valeur absolue. La civilisation qui n'offrirait pas de possibilité de développement aux gens est une mauvaise civilisation. Le développement spirituel est une chose qui se multiplie. Toutes les sociétés ne sont pas égales. Les Polonais avaient très peur que leur identité ne se dissolve dans l'Europe unie. Je voulais montrer que ce n'est pas le cas : aucun pays n'a perdu son identité en entrant dans l'Union. Les identités sont même manifestées de manière plus vive. L'Espagne, par exemple, est devenue encore plus espagnole après l'adhésion, alors qu'au moment de sa candidature elle s'efforçait de se montrer européenne. Je pense la même chose de la Pologne...

Qu'est ce qui, à vos yeux, lie les Européens entre eux ?

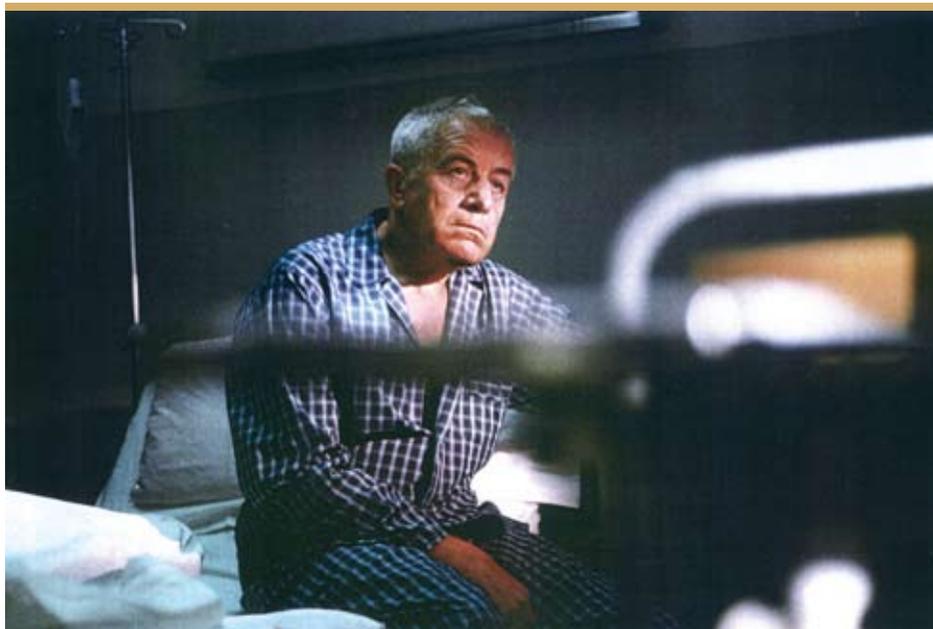
La communauté apparue sur ce continent a une histoire et une tradition tout à fait exceptionnelles. Il y a par exemple un sentiment proprement européen de l'espace et du temps – qui sont deux dimensions essentielles de la distinction entre les communautés. Alors que la Chine, par exemple, a longtemps été occupée à durer, tout comme la civilisation indienne dans sa splendeur, L'Europe a créé toute une dynamique de développement. Nous avons toujours imaginé que nous allions d'un monde mauvais vers un monde meilleur. C'est une chose qui nous unit historiquement. Et bien sûr le Nouveau Monde – à commencer par notre fille, l'Amérique – s'est mis à y participer autant, sinon plus. Les choses sont un peu floues en Russie, où ce qui concerne la modernisation ne va pas sans problèmes... » *Entretien avec Krzysztof Zanussi, Fabriques de l'Europe, Aziliz Gouez, 2008*

« Le titre inspiré d'un graffiti sur un mur de Varsovie, est grotesque, mais apporte une note tragique. Mon film touche au paradoxe tragique de la vie, qui n'est qu'un chemin vers la mort. [...] Ce n'est pas une histoire de fuite devant la mort, mais l'histoire de l'homme qui veut être préparé pour la rencontre avec la mort, et voir un sens dans le lien entre la mort et la vie. » *Krzysztof Zanusi, Film, 2000*

**La vie comme maladie mortelle sexuellement transmissible /
Życie jako śmiertelna choroba przenoszona drogą płciową**

(Fiction, Pologne, 2000, 91', VOSTF)

avec Zbigniew Zapasiewicz, Krystyna Janda, Tadeusz Bradecki, Pawel Okraska



Tomasz, médecin sexagénaire, participe au tournage d'un film consacré à la vie de Saint Bernard, dont le sujet est l'acclimatation à l'idée de la mort. C'est alors qu'il apprend qu'il est atteint d'une maladie incurable. Dans la perspective de sa fin proche, il se pose des questions sur le sens de la vie et de la mort... Le titre s'est inspiré d'un graffiti sur un mur de Varsovie.

Rencontres et événements

Signature d'Eugène Green

L'Entrepôt - Samedi 19 mars à 15h

Au cinéma l'Entrepôt, avant la projection de son film *La Religieuse Portugaise*, Eugène Green signera son livre *Poétique du cinématographe* (Actes Sud).

Dans son livre *Poétique du cinématographe* paru chez Actes Sud en 2009, Eugène Green livre son vademecum personnel, sa poétique – voire mystique – du cinématographe. Nourri d'une pratique exigeante, d'une expérience intime et d'un engagement total, un précis de cinéma philosophique et cinéphile, mi-manifeste, mi-mode d'emploi.

« Penser le cinéma, c'est résoudre des problèmes concrets : structure narrative, image, son, travail des acteurs. Mais c'est d'abord se situer par rapport aux principales interrogations métaphysiques de l'homme occidental, car c'est d'elles qu'est né le cinématographe. »

Journée découverte d'André Tarkovski

Moulin d'Andé-Céci - Dimanche 20 mars, à partir de 10h

10h - **Stalker** d'Andrei Tarkovski

(Fiction, Russie, 1979, 163', Couleur, VOST)

Un passeur (Stalker) accompagne un écrivain et un physicien dans un vaste no man's land jadis touché par une bombe atomique, une météorite ou la venue d'extraterrestres,... Ce territoire contient "la chambre des désirs" qui exauce en secret les vœux de ceux qui s'y rendent.

13h – Déjeuner (20€)

14h30 – **Rerberg et Tarkovski, l'autre face de "Stalker"**

(Documentaire, Russie, 2009, 140', Couleur, VOST)

En présence du réalisateur, Igor Mayboroda.

Guéorgui Rerberg est un célèbre chef opérateur russe choisi par Tarkovski pour « Le Miroir » puis « Stalker ». Le documentaire lève le voile sur ses relations conflictuelles avec Tarkovski et sur les conditions de création du cinéma russe des années 70.

Meilleur documentaire Prix NIKA Russie 2010

Table-ronde « Héros – Antihéros »

L'Entrepôt - Mardi 22 Mars de 15h à 17h

Avec Eugène Green (cinéaste, écrivain et invité d'honneur du festival), Gérard Courant (cinéaste), Jan Erik Holst (directeur de l'Institut Norvégien du Film) et Radim Špaček (cinéaste tchèque).

Le thème général du Festival « Héros - Anti-héros » donnera lieu aux cycles suivants :

- Nouvelle sensibilité européenne des années soixante
- Cinéma contemporain

Dans les années soixante, dans toute l'Europe des mouvements de cinéma tels que le Free Cinema, la Nouvelle Vague, le Printemps de Prague, la Vague Noire yougoslave, le Dégel, les nouvelles vagues polonaise, hongroise, allemande, roumaine... avaient confronté leurs contemporains aux réalités politiques et métaphysiques de leur société, ainsi qu'à d'immenses espaces intimes jusqu'alors inexplorées par le cinéma. Les nouveaux films s'articulaient autour de la notion du héros

ou d'anti-héros. Brutalement dans et par le cinéma, des héros d'hier étaient devenus des anti-héros. Qu'en est-il aujourd'hui ? Qui sont des héros - anti-héros de films d'auteurs contemporains ?

Master class de Dušan Hanák

Institut Hongrois - Jeudi 24 mars à 14h

Dans le cadre de la rétrospective consacrée à Dušan Hanák, le réalisateur viendra échanger avec le public à l'occasion d'une Masterclass.

Le film **322** sera projeté à l'issue de la rencontre.

322

(Fiction, Slovaquie, 1969, 95', NB, VOSTF)

De Dušan Hanák

Avec Václav Lohniský, Lucyna Winnická, Josef Abrahám

Parce qu'il est atteint d'un cancer, le cuisinier Lauko se voit interdit de travail. Ne sachant plus comment passer ses journées, il commence à faire des choses qu'il n'aurait jamais osé faire auparavant.

L'Atelier de design sonore de Branislava Stefanovic de la Faculté des Arts Dramatiques de Belgrade

Atelier de création sonore à l'Entrepôt

Moulin d'Andé - Dimanche 20 mars 2011

Le Laboratoire de son Chambre 64 est un espace ouvert cherchant à élargir la capacité humaine à écouter et expérimenter le pouvoir de la création sonore à travers le corps, la haute technologie, l'âme.

Professeur à la Faculté des Arts dramatiques de Belgrade, **Branislava Stefanovic** a jusqu'à présent dirigé un grand nombre d'émissions radiophoniques, de pièces de théâtre et de séries télévisuelles. Les prix suivants lui ont été décernés : Radio Belgrade (1984, 87, 88), Prix FEDOR (1986, 89), Prix Futura (1989), Prix Ohrid (1989), Brno (1989), Berlin (1989), Prix de la radio nationale de Suède (1989), Prix EUROPA – Berlin, (2006).

Les Cinématons de Gérard Courant

Nous aurons l'honneur d'accueillir le cinéaste Gérard Courant qui nous présentera quelques-uns des portraits filmés de la série des Cinématons avant les projections de films du festival.

Gérard Courant est né à Lyon en 1951. Depuis son arrivée à Paris en 1975, il participe activement à la vie florissante du milieu du cinéma indépendant français. Dans son oeuvre multiple entre le journal et la fiction, **Coeur bleu** (1980); **Les Aventures d'Eddie Turley** (1987), se détache à partir de 1978, une impressionnante série d'autoportraits assistés, en plans fixes de 3' 25", d'amis et de personnalités diverses. Dépassant le millier dès 1988 et flanqués de séries conjointes (**Portraits de groupe, Couples, Lire**), ces Cinématons font de lui un témoin de la vie cinématographique contemporaine. Ces séries sont en cours et l'ensemble dépasse aujourd'hui les 3000 portraits filmés. Gérard Courant est, par ailleurs, l'auteur d'un journal filmé **Les Carnets**, de plusieurs livres sur le cinéma et ses films ont été primés dans de nombreux festivals.

La Religieuse portugaise, rencontre avec Eugène Green

Cinéma 104, Pantin - Vendredi 8 avril à partir de 20h00

20h - Apéritif portugais et dédicace d'ouvrages par Eugène Green dans le hall

20h30 - Projection du film *La Religieuse portugaise*, précédée d'une lecture de texte d'Eugène Green par le comédien Laurent Lacotte, et suivie d'une rencontre avec le cinéaste

Promenades cinématographiques parisiennes

Dragomir Zupanc

Comme tous les ans, nous réaliserons un film en coproduction avec la Télévision Nationale Serbe autour des invités présents durant le festival qui évoqueront devant la caméra leurs liens et histoire avec Paris, ville de cinéma.

Né à Ljubljana en 1946, diplômé à l'Ecole d'Art Dramatique de Belgrade dans la promotion d'Alexandre Petrovic, *Dragomir Zupanc* a réalisé plusieurs films et projets pour la télévision. Il écrit également des scénarios pour la télévision ainsi que des critiques. Ses films, portraits sur les réalisateurs les plus importants de l'ex-Yougoslavie (Želimir Žilnik, Karpo Godina) de la série Contribution à l'histoire du cinéma yougoslave et la pornographie politique ont été présentés dans de nombreux festivals et ont été récompensés au festival de Bar, Belgrade, Gorica.

Soirée spéciale courts-métrages – Some other stories

Maison d'Europe et d'Orient - Lundi 11 avril, 19h30

Programme de cinq courts-métrages de différentes jeunes réalisatrices. Le film se compose de cinq questionnements profonds sur la maternité chez des jeunes femmes d'aujourd'hui en ex-Yougoslavie. Ces histoires entrecroisées reflètent la sensibilité, le tempérament, les dilemmes, doutes, espoirs et craintes de cette nouvelle génération qui a grandi dans le contexte de la crise sociale et morale générée par la guerre en ex-Yougoslavie.

Marija Dzidzeva

Née en 1970 à Gevgelija en Macédoine, Marija Dzidzeva est diplômée de l'université d'arts dramatiques de Skopje. Elle a réalisé jusqu'à présent plusieurs courts-métrages documentaires et de fiction primés en festival.

Ivona Juka

Diplômée de l'Académie d'Arts Dramatiques de Zagreb en Croatie, Ivona Juka a réalisé de nombreux documentaires et courts-métrages qui ont pour la plupart été primés dans des festivals internationaux.

Ana Marija Rossi

Née en 1972 à Belgrade en Serbie et diplômée de l'Université d'Art Dramatique de Belgrade, Ana Marija Rossi travaille depuis plusieurs années pour la Télévision Nationale Serbe.

Hanna Slak

Hanna Slak est née en 1975 à Varsovie en Pologne. Elle est diplômée de l'Académie du Film de Ljubljana (Slovénie) et réalise des documentaires depuis plusieurs années.

Ines Tanović

Ines Tanović est née à Sarajevo en 1965. Elle a terminé ses études d'Arts Dramatiques en 1996 et travaille depuis comme réalisatrice et rédactrice pour la Télévision Bosniaque.

CONFRONTATIONS



EUROPE

Créée en 1992 par Philippe Herzog, et présidé depuis avril 2009 par Claude Fischer, Confrontations Europe est une Association non partisane. Elle réunit des dirigeants d'entreprises, des syndicalistes, des acteurs territoriaux, associatifs et politiques, des intellectuels et des étudiants de plusieurs pays d'Europe, autour d'un engagement : la participation active de la société civile à la construction de l'Europe. Avec la crise mondiale, l'association propose de consolider l'Union européenne et a l'ambition de mobiliser les citoyens et les acteurs autour d'options de sortie de crise vers un nouveau modèle de croissance.

MAIRIE DE PARIS



R E G I O N
H A U T E
N O R M A N D I E

malavida
édition distribution production audiovisuelle

DOOR STUDIOS

THE
ARTS
ARENA

THE AMERICAN UNIVERSITY OF PARIS

THE ARTS ARENA was founded in 2007 as a Paris-based American initiative for the visual and performing arts, film, and issues of culture and society. A nonprofit organization, it energizes connections both within the arts and between the arts and the worlds of business, economics, cultural policy, sciences, technology, and development. It is part of the research and intellectual resources of The American University of Paris, whose student body and faculty represent over 100 different nationalities.



La Filmothèque du Quartier Latin

CLAVIS FILMS

simon shandon

Clavis Films, société de production et de distribution de film a commencé son activité avec la production du film "L'Enclos" d'Armand Gatti (Prix de la critique de cinéma au Festival de Cannes en 1961). Aujourd'hui, elle édite en DVD et distribue en France les chefs d'œuvres des grands cinéastes européens comme István Szabó, Miklós Jancsó, Béla Tarr, Márta Mészáros, Károly Makk, Zoltán Fábri, mais produit et coproduit également les œuvres cinématographiques et audiovisuels français et européens. www.clavisfilms.com



AMBASSADE DE NORVÈGE



L'Institut hongrois est l'un des plus anciens centres culturels étrangers à Paris. L'Institut hongrois de Paris (IHP) présentera lors du festival l'Europe autour de l'Europe, son projet consistant à mettre sa salle de projection au service de la promotion du cinéma d'Europe centrale et orientale. L'IHP réalisera ce projet dans le cadre d'un processus de modernisation de son infrastructure, en premier lieu en partenariat avec les centres culturels des 4 pays participants (la Hongrie, la Slovaquie, la République Tchèque et la Pologne, pays membres du groupe de Visegrad "V4"). La salle accueillera - dans un premier temps - des films provenant de ces quatre pays, ainsi que des coproductions européennes, réalisées avec leur participation. Elle programmera également lors d'événements ponctuels des films encore inédits en France. Ainsi elle sera un espace de rencontres interculturelles et donnera plus de visibilité à un cinéma relativement peu connu du public parisien, mais pourtant d'une importante portée culturelle. La salle proposera aux producteurs et aux distributeurs européens de présenter leurs films lors de screenings, à des professionnels français.



La Fondation Hippocrène est une fondation d'utilité publique dont la mission principale est de contribuer à renforcer la cohésion entre jeunes européens. Elle fait "Vivre l'Europe" en soutenant des projets aussi bien culturels, éducatifs, qu'humanitaires. La Fondation Hippocrène se veut un lieu vivant de rencontres européennes entre des peintres, des musiciens, des philosophes, des écrivains, qui ont en commun l'idée de dépassement des frontières nationales. Depuis l'année 2001, c'est l'ancienne agence de l'architecte Mallet-Stevens (1886-1945), fondateur de l'Union des Artistes Modernes (1929), qui constitue le siège de la Fondation et son lieu d'exposition.



INSTITUT
FINLANDAIS

MAISON
D'EUROPE
ET D'ORIENT



cafèbabel.com
LE MAGAZINE EUROPÉEN

AMBASSADE DU
DANEMARK



kinoglaz.fr

CRSC LE CENTRE DE RUSSIE POUR
LA SCIENCE ET LA CULTURE

Le Centre de Russie pour la science et la culture à Paris est la représentation en France de l'Agence fédérale pour la CEI, la diaspora russe à l'étranger et la coopération internationale culturelle et en sciences humaines. Sa vocation principale est la promotion de la culture et de la science, ainsi que l'enseignement du russe. Les Cours de russe ainsi que les stages linguistiques en Russie proposés par le CRSC sont largement connus à Paris et dans les villes de la province française. www.russiefrance.org



Créé en 1973, le Centre Culturel de Serbie est un lieu de rencontre, d'information et de découverte consacré à la promotion de la culture serbe en France. Notre mission consiste à mieux faire connaître la Serbie d'hier, d'aujourd'hui et de demain... mais aussi à favoriser le dialogue interculturel et développer les échanges artistiques avec la France, fort de l'amitié historique entre nos deux peuples. Idéalement situé dans le quartier de Beaubourg, en plein cœur de Paris, le Centre Culturel de Serbie est l'épicentre artistique de la zone piétonne de la rue Saint Martin. Expositions, soirées littéraires, concerts, projections de films, conférences, cours de langue...



Moulin d'Andé – Céci

Centre des écritures cinématographiques

**Partenaire du Festival
L'Europe autour de l'Europe**

*Susciter, soutenir et défendre
l'émergence d'écritures cinématographiques exigeantes.*

Pour plus d'informations :
Tél. +33 (0) 2 32 59 70 02
ceci@moulinande.asso.fr
www.moulinande.com/ceci.php



